



LA GAZETTE DE L'A.R.B.

Anyvonne Restaurant Bar

N° 27 - Septembre 2005

Îles Salomon - Papouasie



ÉDITORIAL

Un numéro de voyage: Beaucoup de milles parcourus, de situations et de cultures inédites...

On a maintenant le sentiment d'être vraiment repartis mais cette impression est inséparable de celle d'être pressés et de devoir faire l'impasse sur plein de lieux et de gens intéressants, que nous ne verrons pas. Ces îles que nous avons traversées, survolées,... méritaient plus de temps et promettaient encore plein de surprises.

Ce n'est pas vrai que le monde est petit. Surtout quand on prétend le parcourir avec un bateau à voiles...

Bonne Lecture



SOMMAIRE

Images de la rentrée aux usines Getaway	Page 2	La religion dans les lagons	Page 13
Dernières étapes au Vanuatu	Page 3	Les sculpteurs des îles Salomon	Page 14
Arriver en bateau sur une île mélanésienne	Page 4	Fitzcaraldo???	Page 15
Les photos de couverture	Page 6	Un parfum d'aventure nous attire chez les papous	Page 16
Les îles Salomon	Page 7	Le jardin nomade des mélanésiens	Page 17
Les mines du roi Salomon	Page 8	Port Moresby, Chicago des mers du sud?	Page 18
Honiara la rouge	Page 9	C'est quoi la " P.N.G." ???	Page 19
Sur les traces de Buck Danny	Page 9	Pendant l'éruption, le Fest Noz continue...	Page 21
Comment Getaway perdit son annexe.	Page 10	La carte de la région	Page 22
Sur les traces des anciens, dans le Cyber Espace	Page 12	La Cambuse	Page 23

Quelques images de la rentrée aux usines Getaway



Nous venons de passer les mois de mars et avril en France à ri-pailler avec notre descendance et nos amis. C'était en Bretagne, l'ambiance a parfois été chaude et il a fallu arroser souvent...

Il faut dire que l'évènement était exceptionnel: cela faisait plus de six ans que nous n'avions pas vu toute notre progéniture réunie et nous avons fait connaissance avec Kiam, le petit fils né en janvier dernier...

Maintenant que nous avons fait le plein de bons souvenirs, il nous faut retourner au boulot et retrouver Getaway qui nous attend sur son ber à Port Vila.

L'avion pire que le métro!!!

Comme d'habitude, depuis que nous naviguons aux antipodes, ce retour consiste en un épuisant voyage de plus 36 heures dont 24 de vol. Cette fois c'est encore pire: le tarif habituel ne nous emmène que jusqu'à Sydney; pour Port Vila, il faut ajouter encore 4 heures de vol supplémentaires... Un épouvantail...

Cette fois pourtant, une bonne surprise nous attend à l'île Maurice où nous devons faire une escale de quel-

ques heures à l'aéroport pour attendre l'avion de Sydney: Le vol prévu est décalé de 24 heures et Air Mauritius nous propose de les passer, à ses frais, dans un hôtel de luxe au bord du lagon.

Mais Dodo quand même.

(A l'île Maurice c'est bien le moins...)

Ce contretemps à mi parcours est super bienvenu: cette nuit de repos tropical nous permet quand même d'arriver à temps pour le vol Sydney Port Vila; la punition sera d'attendre ici, sous le soleil de Maurice dans un hôtel de luxe, plutôt que dans un YHA de Sydney comme il était prévu.

L'aubaine!!!

Bien sûr, nous passerons l'essentiel de cette journée à nous reposer les jambes sous le brasseur d'air du bungalow plutôt qu'à batifoler dans le lagon, mais ça a tout de même été un super bon moment.

C'est donc en pleine forme que nous arrivons à Sydney, pour de joyeuses retrouvailles avec nos amis suisses Anne et Daniel. Nous devons prendre le même avion pour le Vanuatu où nos deux bateaux attendent sagement côte à côte.

En attendant le départ, prévu en dé-

but de soirée, nous en profitons pour faire un peu de shopping Hi Tech car nous n'en aurons plus l'occasion avant un moment.

C'est vers une heure du matin que nous atterrissons à Port Vila; ce n'est pas vraiment l'heure idéale pour arriver au chantier et réinvestir nos bateaux. Nous passerons donc notre première nuit Vanuataise à la pension "Hibiscus" où notre arrivée au milieu de la nuit dans deux taxis bourrés de bagages (Joran voyage lourd...) a réveillé le gardien évidemment mais aussi les occupants des chambres proches...

On s'est encore fait remarquer...

Enfin à l'atelier, le travail va pouvoir reprendre.

Dès le lendemain matin, nous nous précipitons au chantier. Comme il ne s'est rien passé ici pendant la saison cyclonique, nos bateaux nous attendent sans surprise et nous les libérons vite des chaînes qui les retenaient solidement au terre-



plein du chantier.

En fait, ce n'est pas le vent qui aura posé problème cette année mais plutôt

l'humidité qui s'est accumulée à l'intérieur du bateau; il paraît que ces deux derniers mois ont été particulièrement pluvieux. Tout est moisi ou sent l'humide...

Enfin, il n'y a pas de vrais dégâts dont un peu d'huile de coude ne puisse venir à bout et en moins d'une semaine, peinture anti-fouling comprise, nous pouvons envisager une libération sans condition vers les eaux claires des lagons.

Après cinq mois passés au sec c'est un plaisir immense de sentir le bateau flotter à nouveau sous nos pieds, même en rade de Port Vila.

Encore quelques jours pour compléter l'avitaillement (particulièrement en alcools hors taxes qui sont ici particulièrement alléchants...), acheter nos derniers souvenirs, profiter encore une fois des plaisirs distingués que peut nous offrir jusqu'ici la culture occidentale (restauration, pharmacie, bibliothèque,...) et nous sommes prêts.

Nous aurons tenu la promesse que nous avons faite au fonctionnaire de l'immigration au moment de notre départ pour la France.

En février nous avons déjà épuisé les quatre mois de présence par an qu'autorise le Vanuatu aux touristes sans carte de séjour. "Vous devez quitter le territoire, et vous n'aurez pas le droit d'y revenir avant au moins huit mois, c'est la loi..." nous avait alors dit l'officier, d'un air important et sévère.



C'était sans compter avec les supplications d'une nouvelle jeune grand-mère éplorée...

Comme notre interlocuteur était quand même un p'tit gars sensible, il a fini par nous délivrer l'autorisation de revenir chercher notre bateau, sous la condition expresse de quitter alors le pays rapidement, sous deux semaines... Chose promise, chose due.

Mais c'est surtout la reprise du voyage qui nous motive.

Cette année notre programme de navigation devrait nous emmener jusqu'en Thaïlande au mois de décembre.

En passant par les Iles Salomon, la Papouasie Nouvelle Guinée (PNG), l'Indonésie et la Malaisie: Plus de cinq mille milles et près de deux mois de navigation (sans compter les escales). On n'a pas trop le temps de traîner. C'est donc avec un certain sentiment d'urgence que le 20 mai, nous sortons de Port Vila pour nous élancer à la découverte de ces contrées "sauvages" que sont les Salomon et la Papouasie.

Enfin, "nous élancer", c'est ce qu'on voulait... A peine sortis de la rade de Port Vila, voilà t il pas que notre élan se brise sur une panne de pilote électrique!!!

Rapide concertation de l'équipage puis demi tour pour regagner le mouillage et voir ce qu'on peut réparer.

Ce ne sera qu'un contretemps de deux heures, histoire de diagnostiquer un câble coupé, de localiser et réparer la coupure avant de repartir.

La suite nous montrera que nous venons de subir là, la première manifestation d'une série d'ennuis qui nous accompagnera assidûment cette année.

Mais n'anticipons pas!

Dernières étapes au Vanuatu: les îles du nord de l'archipel (Banks et Torres Islands)

Agitation de mouchoirs sur un quai de gare...



Nos premières journées de navigations retracent les escales de septembre dernier qui nous avaient fait tomber sous le charme de ce pays et de ses habitants: Havannah Harbour, Revolieu Bay, Maskelines, Ambrym, Pentecost, Ambae...

Une bonne semaine a ainsi été consommée en adieux aux paysages, avant d'aborder, vers le nord, des rivages nouveaux.

Gaua, la petite île au grand lac.

Nous y arrivons au petit matin, après une nuit de navigation depuis Ambae. Repérer, dans le platier qui déborde largement le Nord Est de l'île, l'indentation abritant le mouillage de Losalava et y pénétrer par une passe large mais encombrée de corail, nous rappelle l'ambiance des mouillages coralliens des Fiji. Poser notre ancre ici nous apparaît comme une belle récompense, d'autant que l'environnement est superbe.

Le village de Losalava est établi sur la rive, devant le mouillage. Nous y sommes accueillis, dès notre débarquement, par Robert et la curiosité en-

thousiaste des nombreux pensionnaires du jardin d'enfants installé juste en face de l'endroit où nous atterrissons.

Robert est le seul villageois pratiquant le français et il va nous servir de guide pour une petite visite des environs.

Il nous présente tout d'abord au chef coutumier du village, qui ne parle ni français ni anglais, mais nous donne tout de même l'autorisation de visiter.

Nous aurons ainsi un aperçu sur un autre village Nivan, soigneusement entretenu et planté d'arbustes décoratifs, comme l'était Asanvari l'an dernier.



Nous n'aurons pas le temps (ou pas le courage???) de faire la randonnée jusqu'au lac, au centre de l'île. C'est un cratère qui représente paraît il la plus grande étendue d'eau douce des îles du Pacifique... Dommage que l'eau n'en soit pas potable, mais elle alimente tout de même un système d'irrigation qui permet des récoltes plus abondantes ici que sur les autres îles.

Certains spécialistes pensent qu'une éruption de ce cratère reste possible. On imagine le geyser que produirait un tel événement, qui ne laisserait sans doute pas grand chose intact de l'île que nous connaissons.

En cours de promenade, Robert nous informe qu'il possède un panneau solaire, sans doute laissé en cadeau par un bateau précédent, mais qu'il n'a pas la batterie qui lui permettrait d'alimenter une ampoule pour lire le soir. Même une petite batterie en fin de vie ferait l'affaire... Mais évidemment nous n'avons pas l'article en rayon.

Nous lui promettons d'alerter par radio nos amis encore à Nouméa qui prévoient une navigation dans la région. J'imagine l'accueil qui serait fait par notre guide à un bateau "Père Noël" apportant une batterie dans ses cales...

Notre promenade se terminera dans sa famille (clanique) à déguster des amandes variées, devant sa case qui est en cours de reconstruction.



Ses fils sont en train de refaire le toit, aidés par les femmes, assises au centre, qui préparent les panneaux

de palmes nécessaires.

Les enfants nous entourent curieux et riant... Cela se termine par une distribution générale de bonbons, petit droit d'entrée dans le cœur de tous les enfants du monde.

Arriver en bateau sur une île mélanésienne

Qu'on soit mouillé en face d'un village, ou non, on reste généralement à bord quelques heures pour attendre la venue d'une pirogue.

Souvent une des premières à arriver est celle du chef. Premières conversations, palabres, accueil avec des fruits, troc ou achat... etc...



C'est le moment de se renseigner sur les possibilités de débarquement et d'annoncer nos intentions de visite. Les réponses expriment le plus souvent une bienvenue enthousiaste à laquelle s'ajoutent parfois quelques détails pratiques. (Ne pas atterrir là bas, c'est une zone "tabou". Attachez votre dinghy ici, c'est plus facile. La maison du chef c'est celle là...)

Au premier débarquement, on se fait conduire chez le chef (souvent c'est lui même qui vient nous accueillir sur la plage.) auquel on apporte un cadeau "coutume": 1,50m de calicot, bâton tabac ou cigarettes...; il se chargera de la redistribution. Après les présentations réciproques, parfois rapides, il mandate quelqu'un pour nous accompagner dans la visite du village et des environs; quelquefois un adulte parlant notre langue, plus souvent un

enfant.

Et nous voilà partis, souvent suivis par un groupe d'enfants s'il n'y a pas école (on leur distribue généralement quelques bonbons s'ils ne sont pas trop nombreux).

Il est préférable de suivre le guide et de ne pas faire des écarts hors du chemin sans prévenir : On se retrouve très vite chez les gens, à piétiner leurs cultures sans y prendre garde ou pire, à enfreindre des tabous de la collectivité (certains lieux, passages ou sentiers, sont réservés à un sexe...).

On a remarqué curieusement que si on retourne plus tard au village, personne ne nous attend plus ni ne nous guide. C'est un peu comme si l'accueil ayant été fait, on est maintenant les bienvenus dans le village qui s'est ouvert. Il reste alors à faire attention à la propriété privée et aux tabous.

On ne répétera jamais assez que les terres et les jardins, et surtout les fruits et tout ce qui y pousse, appartiennent TOUJOURS à quelqu'un; il ne faut donc JAMAIS se servir tout seul.

Au Vanuatu, cette propriété inclut le rivage corallien et si vous voulez snorkeler ou chasser, il est bon d'en demander l'autorisation préalable lors de votre première visite.

Vanua Lava: un grand bain d'eau douce...

Non, Vanua Lava n'est pas une île de cure thermique! Elle possède simplement sur sa côte ouest une baie où se déversent, depuis les sommets environnants, deux puissantes cascades jumelles qui ne tarissent jamais: **Twin Waterfalls Bay**.

Nous avons décidé d'y faire escale pour visiter et faire une orgie d'eau douce...

Les sources qui débouchent dans la mer occupent une place enviée dans le panthéon des rêves de navigateurs...

Visions de lessives et de bains dans une eau fraîche enfin non mesurée...

Sitôt mouillés dans la baie, la pirogue du "chef" Jimmy Edward arrive.



- "J'habite avec ma famille tout près des cascades et je suis le chef de l'endroit. Vous pouvez venir nous voir

et faire coutume, mais il faudra le faire aussi auprès du "chef" Kerelly dont la famille habite sur la plage où vous allez débarquer " (Et qui est sans doute ainsi le chef de la plage...).

Nous apprendrons le lendemain, qu'il y a encore un troisième chef sur la plage de gauche où nous ne débarquerons pas.

Donc trois familles en tout, pour deux cascades...

Jimmy Edward en profite pour nous informer qu'aucun droit n'est exigé pour accéder aux cascades ni à la plage mais que les cadeaux coutumiers, aux différents chefs, sont bienvenus... Il est clair que comme partout dans le monde, plus les endroits sont fréquentés par les touristes, plus leur accueil est organisé...

Mais trêve d'allusions pleines de fiel, l'accueil de la famille de Jimmy Edward sera très agréable et nos cadeaux y seront échangés contre une provision de fruits et légumes frais fort bienvenue...



Pour ce qui est des cascades, il faut reconnaître qu'elles sont exceptionnellement spectaculaires.

Même vues du large d'où elles constituent un amer remarquable vers le mouillage...

Tombant du sommet de la falaise qui surplombe la mer d'une cinquantaine de mètres, larges chacune d'une bonne vingtaine et séparées d'autant, elles alimentent par un puissant jet, formant un rideau liquide continu sur toute leur largeur, une piscine naturelle qui s'évacue directement dans la mer. Le bruit y est assourdissant et l'atmosphère saturée d'embruns mais le bain y est très rafraîchissant et la lessive sera super rincée.

On viendra même y bidonner une centaine de litres que nous porterons au bout de nos petits bras sur les trois cent mètres de plage qui nous séparent de l'annexe, pour compléter les réserves de Getaway.

Cet endroit a sans doute été oublié par Dieu quand il a fermé le paradis terrestre...

Et un bain de culture...

Le lendemain, en débarquant sur la plage, nous croisons le chef Kerelly qui s'excuse d'avoir été absent et de n'avoir pu nous accueillir la veille. Moins demandeur de cadeaux que son voisin (mais les acceptant tout de même avec beaucoup de grâce...), il nous reçoit dans une petite "guest house" (d'autres diraient un Yacht Club) construite sur la plage pour les touristes de passage (dont la plupart sont sans doute des navigateurs).



Construction entièrement réalisée et décorée par la famille en matériaux traditionnels, abords très bien entretenus, l'endroit est vraiment accueillant.

Kerelly nous raconte la décision qu'il a prise il y a deux ans, de revenir vivre ici sur les terres de sa mère, après avoir passé sa jeunesse à la ville.

Il était encore enfant lorsque sa famille a quitté cet endroit, les autorités religieuses ayant souhaité regrouper la population de l'île en de gros villages. Ensuite les études l'ont amené à la ville: Sola, sur Vanua Lava pour l'école secondaire; puis Port Vila pour les études supérieures, avant un premier poste de fonctionnaire. Il a gagné dans ce périple une éducation religieuse protestante et anglophone, mais aussi pas mal de connaissances sur le vaste monde qui entoure le Vanuatu. Il est resté très lucide sur le progrès et la technologie qu'ont apportés ici les occidentaux et s'il en apprécie les facilités, il en évalue aussi le coût pour les populations locales et la vie sociale traditionnelle.

Curieusement il a choisi d'envoyer ses filles à l'école francophone; cela nous donnera l'occasion d'exercer leur français: elles seront très surprises de nous entendre reprendre la dernière chanson apprise à l'école: "1 2 3 nous irons aux bois, 4 5 6 cueillir des cerises, 7 8 9...".

Kerelly organise ici en Septembre un festival culturel, dont ce sera cette année la seconde édition. Il nous de-

mande à l'occasion de lui imprimer quelques exemplaires du programme correspondant, qu'un précédent navigateur lui a déjà saisi sous Word... Chants, danses, contes, expo d'art traditionnel,...

Nous regrettons un peu de ne plus pouvoir être dans la région pour cette occasion...

Ureparapara, au cœur du volcan.

Situé à une dizaine de milles au nord de Vanua Lava, Ureparapara est un ancien cratère effondré dans la mer. Seule en émerge (à près de 300 mètres d'altitude tout de même...) la crête quasi circulaire dont une petite section immergée constitue la seule entrée.

Cette situation idéale engendre généralement une baie spectaculaire, bien protégée du large mais de profondeur importante car la côte tombe à pic dans la mer.

Et c'est bien le cas ici, sauf heureusement une petite exception, tout au fond de la baie où une remontée des fonds permet de mouiller l'ancre à une profondeur raisonnable.

Comme de juste, un gros village est établi devant cet endroit et nous y serons accueillis dès notre arrivée par les habitués curieux en pirogue.



Cette fois, ils ne seront pas déçus: Joran a pêché un tazar de 20 kgs durant la courte traversée depuis Waterfalls Bay

et nos visiteurs arrivent juste au moment où il le découpe à l'arrière de son bateau. La bonne aubaine! (Localement ils appellent ça un "King fish", c'est tout dire...) Ils repartiront ravis, avec toute la partie antérieure du poisson ainsi que les abats; le reste, 5kgs, était très suffisant pour la consommation de nos deux bateaux.

Voilà des relations entamées sous d'heureux auspices...

Le lendemain nous irons visiter le village, histoire de nous dégourdir un peu les jambes et de faire connaissance. Le jeune chef (la petite quarantaine) se présente et nous explique que toute la population est actuellement très affairée à la préparation d'un festival culturel qui aura lieu ici, pour la première fois cette année.

Tout le monde participe à la construction de bungalows pour héberger les invités (les artistes, mais surtout les officiels: hauts fonctionnaires gouvernementaux, chefs traditionnels...), de scènes pour les spectacles, d'abris pour l'administration opérationnelle, de guichets... Effectivement, le travail qui s'accomplit là, est important.

Il nous raconte combien il attend beaucoup de ce premier festival... et de ses successeurs. Il nous explique comment, en cas de succès pendant cinq ans d'affilée, il deviendrait un grand chef de la région (le plus grand?) et serait sans doute alors paré des attributs dus à son rang...

Ça vaut bien que tout un village y travaille d'arrache pieds!!!

Le chef Kerelly n'a qu'à bien se tenir. Il doit se sentir un peu seul à Waterfalls Bay...

Mais foin de ces nouveaux propos fielleux: ces initiatives promettent d'être intéressantes et la région ressemblera peut être dans quelques années au sud festivalier de la France en été... En fait je crois, qu'au contraire de ce qui est organisé dans le sud estival de la France (Jazz, Arts Lyriques, Théâtre...), ces exhibitions de culture traditionnelle sont très proches des populations locales qui s'y reconnaissent totalement et sont très fières d'y montrer leur talent.

A ne pas rater, si vous êtes dans la région à cette époque.

Avant de retourner superviser le travail de construction, le chef prend soin de mandater un guide pour nous accompagner dans la visite du village.

Effectivement elles seront belles et bonnes, mais il aura faudra attendre la nuit tombée pour voir arriver aux bateaux notre guide pourvoyeur d'écrevisses. Cette discrétion avait-elle pour but de distraire le produit de sa pêche et nos quelques cadeaux, des revenus de la communauté villageoise?

Il nous avouera qu'il n'aime pas trop le chef du village "qui garde un peu trop pour lui les cadeaux coutume, devant normalement être redistribués à la communauté"...

Ledit chef viendra aussi sur Getaway nous faire signer son livre d'or... Il en repartira avec une carte téléphone toute neuve qui restait dans nos cartons... Figurez vous que pour le festival on leur a installé une cabine téléphonique sur la place du village mais que personne n'a de carte pour l'utiliser! C'est trop cher... Il repart donc de Getaway avec un attribut supplémentaire pour rehausser son prestige...

C'est le seul homme du coin parlant français; et bien, en plus!

Le village est coquet; allées (rues...) bien tracées, balayées, bordées de cailloux et de quelques arbustes. Il ne manque pas d'eau: la rivière toute proche y pourvoit avec un endroit désigné et des heures précises pour les bains-douches des femmes et des hommes.

On y trouve aussi de belles écrevisses, en amont, dont nous prenons commande pour ce soir auprès de notre guide.

Effectivement elles seront belles et bonnes, mais il aura faudra attendre la nuit tombée pour voir arriver aux bateaux notre guide pourvoyeur d'écrevisses. Cette discrétion avait-elle pour but de distraire le produit de sa pêche et nos quelques cadeaux, des revenus de la communauté villageoise?

Il nous avouera qu'il n'aime pas trop le chef du village "qui garde un peu trop pour lui les cadeaux coutume, devant normalement être redistribués à la communauté"...

Ledit chef viendra aussi sur Getaway nous faire signer son livre d'or...

Il en repartira avec une carte téléphone toute neuve qui restait dans nos cartons... Figurez vous que pour le festival on leur a installé une cabine téléphonique sur la place du village mais que personne n'a de carte pour l'utiliser! C'est trop cher...

Il repart donc de Getaway avec un attribut supplémentaire pour rehausser son prestige...

Derniers essais avant la course.

Avant de nous élaner vers les Salomon, nous souhaitons faire une dernière escale aux Torres Islands. A Tegua précisément, qui doit posséder le meilleur, sinon le seul, abri de l'archipel. Comme nous souhaitons aborder cette région corallienne avec la lumière du matin, nous décidons de quitter Ureparapara vers minuit pour les cinquante milles de la traversée.

C'est par une nuit sans lune et au radar que nous quittons le cratère. Dès sa sortie, nous sommes cueillis par une bonne brise de plus de 25 nœuds, à laquelle nous n'étions pas du tout préparés car on ne sentait rien au fond du mouillage. Joran, qui nous suit de près, en profitera pour embarquer dans ses fonds une partie du Pacifique, à la faveur d'une lame plus forte que les autres...

Réaction rapide: deux ris sont pris en catastrophe et c'est plein vent arrière, à près de huit nœuds que Getaway se précipite vers Tegua.



Malgré la nuit noire, le capitaine est très impatient d'essayer le régulateur d'allure qu'il vient de remonter cet après midi. Celui ci avait été démonté à Nouméa pour libérer l'espace nécessaire au transport de l'annexe accrochée sous le portique. Cette possibilité est surtout précieuse pour les petites étapes de cabotage, mais le régulateur est plus utile pour les longues traversées qui nous attendent et il a été remonté.



Les Photos de couverture



1: Tout à fait satisfait de sa nouvelle casquette...



2,3,4: Groupes de chanteurs danseurs au festival des masques de Rabaul.



5: Bouclier du Nord des Îles Salomon

Les lecteurs attentifs se souviennent sans doute que Getaway souffrait d'une malformation des safrans, particulièrement néfaste au fonctionnement du régulateur et ils ont sûrement encore en mémoire la tentative du skipper de soigner cette malformation à Port Vila.

Tout ceci explique pourquoi le skipper a tellement hâte de vérifier l'efficacité du remède, mais sommes nous actuellement dans des conditions vraiment favorables pour procéder à de tels essais? Avant d'avoir pu procéder au réglage de l'engin, un empannage violent et "mal contrôlé" se charge de nous faire savoir que non, pas du tout... Ce n'est vraiment pas le moment!

Plus de peur que de mal mais c'est le retour immédiat, la mine basse, au pi-

lote électrique qui n'est pas rancunier (apparemment...). On procèdera aux essais plus tard!!!

Et vole la galère vers Tegua, à plus de sept nœuds de moyenne.

Les Torres Islands: dernière station avant l'autoroute...

C'est, comme souvent, plus tôt que souhaité que nous approchons Tegua. Plus tôt, mais pas trop: la visibilité est tout de même suffisante pour le faire en toute sécurité et vers huit heures du matin nous mouillons dans la baie Lonakwarenga.

Une seule famille vit là, dont on aperçoit les quelques huttes au bord de la plage et le chef Donald a tôt fait de venir en pirogue nous souhaiter la bienvenue... En français s'il vous plaît!!! Il nous propose pour l'après midi une visite de son domaine et de son jardin. Ce sera l'occasion d'un troc pour com-



pléter notre avitaillement en produits frais. Nous apprendrons aussi que cette famille vit seule dans la baie, mais qu'une centaine de personnes habitent le reste de l'île, principalement dans un village situé sur la côte au vent. C'est là bas qu'ils doivent se rendre demain dimanche, pour l'office à l'église.

En attendant il nous propose d'aller cette nuit nous pêcher quelques langoustes livrables demain matin, avant la messe et notre départ. Marché conclu...

Le lendemain, il n'aura pêché que deux petites langoustes mais il y a ajouté deux beaux crabes de cocotiers.

Nous pouvons donc partir tranquilles, le premier repas de la traversée est maintenant assuré, il n'y a plus qu'à faire la mayonnaise...

Les Îles Salomon.

Les deux premiers jours de notre traversée vers les îles Salomon seront ventés et rapides mais, arrivés à proximité, nous constaterons que leur réputation d'avoir des alizés instables est pleinement justifiée et nous devrons mettre régulièrement le moteur à contribution.

La contrepartie positive de cet état de chose, c'est que nous naviguons confortablement sur une mer plate et calme, et que nous produisons de l'électricité...

Enfin justement, en matière d'électricité, voilà t-y pas qu'au plus noir d'une nuit sans lune, alors que nous longeons au moteur la côte nord de l'île de San Cristobal, la lampe rouge du témoin de charge se met à éclairer sinistrement la cabine. Un coup d'œil à l'ampèremètre nous montre que l'alternateur s'est mis à boiter et ne produit plus qu'une faible part de sa capacité.

La remise en état de l'engin, payée à prix d'or à Nouméa, vient de montrer ses limites... Et M...

Enfin, comme il n'est pas tout à fait en panne et produit encore un peu, on attendra d'être arrivés à Honiara pour explorer ce nouveau problème.

Maître Getaway, sur un arbre perché...

Un heure ou deux après cette alerte électrique, alors que nous empruntons



le passage à terre d'un îlot proche de la côte, le capitaine est réveillé en sursaut par un raclement bref mais très net sur la

coque.

- Que se passe t il?

- Des hauts fonds auraient ils poussé sur notre route?

Vérification sur la carte: Il n'y a aucun danger, là où nous situe le GPS. Comme il n'y a aucun feu, ni rien de remarquable dans la nuit noire, il faut bien s'en contenter...

- Pourtant ça a raclé, c'est sûr!!!

- Est on bien là où on croit être???

Soudain, ça recommence. Plus longuement cette fois... Puis le moteur s'arrête... Le raclement aussi d'ailleurs...

Silence total, plus rien ne bouge...

Le sondeur, qu'on vient de mettre en route, confirme qu'il n'y a pas d'eau sous le bateau...

- Cette fois nous sommes bien échoués... Et sur quelque chose qui a même bloqué l'hélice...

- Mais échoués sur quoi B.D.Q.M.!!! Sur une baleine?

- Et où c'est y qu'on est vraiment?

La nuit est noire, on n'y voit goutte. Plus rien ne semble raisonnable dans ce genre de situation où l'adrénaline envahit la machine à penser.

Mais enfin, le bateau n'est pas encore en train de couler... Alors reprenons nos esprits!

Aidés d'une torche électrique, on tente de sonder visuellement les fonds autour du bateau mais on ne distingue rien sous la surface de l'eau...

C'est tout noir et ça a même l'air drôlement profond pour un haut fond...

La perplexité gagne...

Sauf que...

L'explication apparaît vers l'arrière: Les racines d'un gros arbre flottent derrière le tableau de *Getaway*. Le tronc doit être retenu par la dérive et les safrans et une branche a pu ainsi coincer l'hélice et bloquer le moteur. Nous ne sommes pas échoués; nous dérivons, perchés sur un tronc d'arbre mort!!!

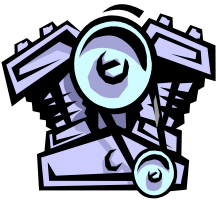
Voilà qui explique le problème, mais ne le résout pas: Comment se débarrasser d'un tronc d'arbre qui s'accroche sous l'eau aux appendices de votre voilier? Le capitaine essaie de faire plonger l'énorme chose (enfin c'est ce qui nous paraît.) à l'aide d'une gaffe... Sans succès... Il pourrait aussi bien tenter de vider la mer à la petite cuillère...

Le Second suggère finement: "On pourrait peut être remonter la dérive, ça ferait un point d'accrochage en moins..."

Ainsi soit fait de toute urgence!

Et ça marche... Le tronc, déséquilibré sur ses points d'accrochage, fait tout seul ce que la gaffe n'avait pu provoquer: Il s'enfoncé un peu, pivote autour des safrans et se détache lentement de *Getaway* pour aller vivre plus loin sa vie d'arbre flottant. Soulagement à bord...

Il reste à vérifier que le blocage brutal du moteur, en plein régime de croisière, n'a pas causé d'avarie grave. (Silentbloc arraché, arbre tordu, hélice faussée... Le choix des possibles est large...)



Eh bien non, à première vue, la chance ne nous a pas totalement abandonnés et

aucune déformation ou fuite ne paraît s'être produite.

Les mines du Roi Salomon.

Après avoir fait connaissance avec les Polynésiens, puis les Mélanésiens, nous allons rencontrer maintenant les Papous et Austronésiens.



Les Papous étaient installés dans les îles Salomon il y a 10 000 ans; les Austronésiens y ont débarqué il y a 4000 ans et ont repoussé ou absorbé les premiers. 1000 ans plus tard quelques polynésiens se sont installés à leur tour, attestés par la présence de poterie Lapita.

Vers 1590-1600 des Espagnols sont passés par là, au cours de leur recherche obsessionnelle d'Eldorado. Une expédition menée par Alvaro de Mendana laissera deux souvenirs historiques: massacres et ravages ainsi que le nom du pays. Les mines du roi Salomon ont inspiré ce nom à Mendana, bien qu'il ait vite constaté que ces nouvelles îles ne regorgeaient pas d'or. (Peut être voulait-il faire de l'humour?)

Deux cents ans plus tard, de nouveaux européens arrivèrent; Bougainville, entre autres. La suite c'est comme d'habitude: marchands, missionnaires, maladies... Et la pauvreté et l'exploitation... Toujours...

Une particularité historique régionale quand même: l'expansion des colonies allemandes du Pacifique vers 1890 sera suffisante pour irriter les anglais, qui y pointent leur nez, et reprennent tout ça en mains.

Le début du XXème siècle verra l'établissement de grandes plantations anglaises de cocotiers, l'expansion des missions qui prendront le contrôle de l'éducation, l'installation de fonctionnaires qui passeront dans les villages pour collecter les taxes...

A peine sollicité, le démarreur fait tourner le moteur et aussitôt embrayé, celui ci propulse normalement le bateau...

On reparlera beaucoup de ce pays lors de la guerre du Pacifique. Les belligérants y laisseront derrière eux, une capitale détruite, des canons, quelques routes et une importante base militaire sur laquelle reconstruire une nouvelle capitale. Anecdote: c'est en face de Ghizo que l'avion de John F. Kennedy fut abattu, et que lui même fut sauvé par un local; il venait de commencer la guerre et la finir dans le même temps.

Après guerre, les Salomonais (et particulièrement les Malaitiens) vont se battre pendant trente ans contre le



pouvoir colonial anglais pour obtenir quelques droits à se gouverner eux mêmes, l'indépendance leur sera accordée en juillet 1978.

L'économie du pays est basée sur l'exportation du poisson et du bois.

On en verra les conséquences dans le Morovo Lagon: Dans ce lagon qui "devait" être classé patrimoine de l'humanité, les dernières forêts équatoriales sont passées à la scie des compagnies Malaises pour le compte des chinois... vive la "Company".

De vieux chiffres, (peut être à actualiser) donnent 85% de la population comme vivant de l'agriculture de subsistance dans les villages aux toits de palmes.

Conséquence des grossesses nombreuses et du travail aux champs comme à domicile, ce pays est un des rares au monde où l'espérance de vie des femmes est inférieure à celle des hommes...

Plus de peur que de mal. Juste un incident palpitant à vous raconter ...

Honiara la rouge...

Voiles et moteur aidant, nous finissons tout de même par arriver à Honiara, la capitale des Îles Salomon, où nous devons accomplir les formalités d'entrée, avant de continuer plus avant dans l'archipel.



Mouillés dans une petite anse, un peu à l'écart du port et juste en face d'un joli bâtiment qui abrite le Yacht Club local,

nous y découvrons une grande terrasse couverte et bien ventilée où on sert à la pression et pour pas très cher une excellente bière locale...

C'est un bon début...

Le Yacht Club est aussi une sorte de sas qui isole de la "vraie" ville qui commence à sa porte.

Ce qui saute aux yeux, à peine avons nous mis le pied dehors, c'est le rouge qui maquille les bouches des mâcheurs de bétel et macule en larges taches la surface des trottoirs et le bas des murs des immeubles. Tout le monde dans la rue, hommes, femmes, jeunes gens, mâche du bétel, lèvres mouillées de salive sanglante. Tous ont un sourire comme une plaie découvrant une bouche aux dents noires et souvent absentes. L'air un peu assommé, ils mâchent et crachent... Rouge... Partout... Abondamment... Hallucinant... Ça nous met mal à l'aise et on ne s'y habituera pas vraiment.

Tout autour, le décor nous paraît un peu irréel. Tout semble s'y abîmer, dans l'atmosphère poussiéreuse et étouffante de la rue presque unique où se succèdent immeubles fatigués, constructions sommaires et bazars chinois qui semblent tous offrir à la vente le même bric à brac.

Le long de cette rue principale s'alignent les restes d'ambitions qui n'ont clairement plus cours aujourd'hui.

Ainsi, le "Parc de la culture mélanésienne" qui voulait sans doute témoigner il y a dix ans de la fierté de ce pays nouvellement indépendant, pour

Sur les traces de Buck Danny

Popularisé par le cinéma, la bande dessinée, la littérature... Guadalcanal nous est devenu un nom "familier" sans qu'on sache souvent très bien à quoi il correspond, si ce n'est que ça se situe dans l'univers de la guerre du Pacifique des années 40.

C'est en fait une grande île de l'archipel des Îles Salomon où les américains avaient établi une tête de pont importante, à partir de laquelle ils se sont déployés pour les batailles de cette guerre.

De féroces combats ont eu lieu ici entre Japonais et Américains, pour le contrôle de la zone entre 1942 et 1943; résultat de la tuerie: 21 000 morts japonais et 5 000 américains.

Le chenal qui sépare Guadalcanal du Florida Group est surnommé le "Steel Bottom Sound" (le chenal aux fonds d'acier) tellement il est encombré d'épaves de navires et d'avions de combat...

Pour les vétérans américains, ce nom a un peu le même statut que Verdun pour nos anciens combattants. C'est un lieu culte et nos guides nautiques anglo saxons des Salomon s'étendent longuement sur les vestiges des champs de bataille et les canons rouillés. On se croirait dans la Marne.

Sur Guadalcanal, une base militaire américaine importante était installée à Honiara qui disposait ainsi d'infrastructures très supérieures à tout ce qui existait alors dans les autres îles. Le gouvernement britannique d'après guerre a décidé d'y déplacer la capitale de l'archipel qui était auparavant située à Tulaghi, à quelques milles au nord, dans le Florida group.

sa culture traditionnelle, est aujourd'hui fermé au public. On n'aperçoit plus, à travers la clôture, que des fantômes de huttes traditionnelles et de sculptures monumentales, qui finissent de s'écrouler, envahis peu à peu par la végétation tropicale, sous les yeux

indifférents des gardiens, enfermés, eux aussi!

La situation est la même pour les quelques immeubles administratifs alentours, qui ne sont pas si vieux, paraissent avoir été bâtis pour l'efficacité et s'abîment doucement dans une décrépitude qui semble sans retour. Poste, musée, administrations...

Là aussi, en dépit de l'activité qui continue à s'y dérouler, la saleté et l'absence d'entretien gagnent partout, sans paraître gêner personne et surtout pas les gardiens chamarrés, ripolinés, "casquettés, militaires", dont on trouve au moins un exemplaire à chaque coin de couloir...

Car s'il n'y a personne pour entretenir, maintenir, nettoyer, il y a des gardiens partout dans les endroits publics. Ça semble être la profession de prédilection des hommes de cette ville rongée par le sous emploi.

Il paraît que cette situation d'abandon date des troubles "ethniques" qui ont eu lieu ici, il y a deux ou trois ans.

En 1978, sitôt l'indépendance proclamée dans un grand élan de fierté nationale, le gouvernement du pays aurait été accaparé par les malaitiens (les habitants de Malaita, une île voisine de Guadalcanal). Peut être plus actifs et ambitieux politiquement que leurs compatriotes, ceux ci ont fait naître jalousies et rancœurs qui ont abouti à des émeutes et des tueries qui voulaient les repousser dans leur île d'origine.



Les australiens, appelés à l'aide, sont venus rétablir l'ordre et maintenant le calme est revenu. Les malaitiens sont toujours au gouvernement mais on a l'impression que toute ambition nationale a disparu du pays. Tout ce qui fonctionnait "correctement" jusque là (Approvisionnement des îles, transports intérieurs, organisation des fonctionnaires...) est devenu aujourd'hui très aléatoire.

Bref, le cœur n'y est pas... Et on mâche du bétel...

Parcours de bizutage aux Îles Salomon.

A peine sommes nous mouillés devant Honiara ce jeudi 9 juin, nous apprenons que demain est l'anniversaire de la reine Elisabeth II. Dans ce pays du Commonwealth, c'est évidemment un jour férié et à partir de ce soir, tout va fermer dans la ville jusque lundi; surtout les administrations.

Un sandwich à peine avalé, nous nous précipitons vers ces dernières, pour effectuer notre parcours initiatique (dans l'ordre: Douanes, Quarantaine et Immigration) et tenter d'obtenir notre "clearance" avant la fermeture. Nous aimerions bien pouvoir conserver ainsi notre liberté nautique et quitter la ville avant ce long week-end...



Les Douanes et la Quarantaine sont situées dans la zone portuaire voisine, nous en trouvons vite le chemin et en moins d'une demi heure nous en avons terminé avec elles.

Pour les services de l'immigration, c'est un peu plus difficile. Même la police ne paraît pas bien savoir où ils sont installés. On arpente, on questionne... Et finalement peu avant 15 heures (heure de fermeture... on le sait!) nous finissons par trouver, au second étage d'un immeuble administratif, verdâtre, quasi désert et sans aucune signalétique (c'est comme ça qu'on dit pancarte en techno-langue moderne occidentale.), le bureau qui s'occupe de la délivrance des visas. Allons nous réussir à boucler notre parcours avant la fermeture?

Dans ce bureau, derrière un comptoir, deux ou trois fonctionnaires paraissent s'occuper à des travaux personnels, sans se soucier du reste du monde.

De ce côté du comptoir une demi douzaine de personnes semble attendre que quelque chose leur arrive, avec beaucoup de patience et de fatalisme.

Nous tentons bien à plusieurs reprises de savoir si quelqu'un va pouvoir s'occuper de nous avant la fermeture, mais la réponse n'est pas claire. L'interlocuteur qui paraît le mieux informé nous dit qu'un avion est arrivé cet après midi et que le fonctionnaire responsable des visas est en ce moment à l'aéroport pour l'accueillir. Il estime que cet homme ne devrait pas tarder à revenir et que oui... sans doute... peut être... il pourrait bien s'occuper de nous à son retour.

Alors nous continuons donc à attendre, dans un univers où le vide se fait progressivement autour de nous. Les fonctionnaires de derrière le comptoir ont rangé leurs crayons et sont partis chez eux... Tous nos compagnons d'attente nous ont quittés aussi, après avoir eu chacun un court échange de vues ou de papiers avec des fonctionnaires de passage...

*"We are poor lonesome cow boys
Far away for home..."*

Finalement, vers 16h, alors que le découragement gagne spectaculairement du terrain dans nos rangs, le fonctionnaire attendu revient de sa mission aéroportuaire.



Il a l'air plutôt surpris de nous trouver là. Sans doute revenu pour simplement déposer ses tampons et formulaires au bureau, son intention n'était clairement pas de travailler plus longtemps.

Il nous fournit tout de même, gentiment, les formulaires à remplir ainsi que le papier carbone nécessaire aux copies multiples. Nous nous exécutons. Coups de tampons sur les passeports et voilà...

- Terminé?

- Non, pas encore: Vous devez aller à la perception payer les droits pour les visas que je viens de vous accorder. Ce n'est pas très loin d'ici mais c'est certainement fermé à l'heure qu'il est. Il faudra y aller lundi matin et me rapporter le reçu correspondant, afin que je puisse fermer votre dossier...

Comment Getaway perdit son annexe...

(C'est d'la faute à la Reine???)

Ouais, eh bien c'est raté... Nous ne pourrions pas repartir vers l'Ouest avant mardi...

Concertation des équipages:

- Bon, d'accord, on ne peut pas continuer vers l'ouest, mais c'est quand même un week-end de trois jours et on peut au moins aller se mettre au vert, sur une plage pas trop loin...

Analyse de la carte et décision rapide: Nous irons mouiller demain, devant une plage à une quinzaine de milles à l'Est. Comme c'est convenablement protégé du Sud Est, ça devrait être carrément le bonheur...

Et le bonheur ce fut, quand nous y sommes arrivés le vendredi après midi. Immense plage de sable blanc, déserte, bordée par un bush où n'apparaît aucune trace d'habitation. Nous sommes revenus à l'origine du monde!!! Oh il doit bien y avoir quelques habitations derrière la lisière du bush car le soir venu des pirogues de retour de la pêche, débarquent là en nous saluant au passage. Mais enfin, depuis la mer, on ne voit rien.

La nuit tombée trouve l'équipage de Getaway installé pour dîner dans le cockpit, à la lumière d'une baladeuse et protégé par l'immense moustiquaire confectionnée par Anyvonne à Port Vila. La nuit est très noire et depuis notre bulle de lumière nous ne voyons strictement rien à l'extérieur.



Mais nous entendons...

Des voix proches nous interpellent en anglais:

- Hello... On peut s'arrêter un instant pour se reposer? Et causer un peu?

Dans l'obscurité, nous distinguons deux jeunes gens dans une pirogue, à peine éclairés par une lampe de poche en fin de vie et dirigée vers nous...

Ils ont plutôt bonne mine et nous accordons évidemment la permission demandée.

La conversation s'engage alors... Habituelle:

-Comment vous appelez vous?

-D'où venez vous?

-Avez vous des enfants?

-Vous venez souvent ici? Vous habitez chez vos parents? T'as d' beaux yeux tu sais...

Non, là je dérape; complètement hors sujet...



Conversation aidant, eux par contre finissent par débarquer sur la plateforme arrière de *Getaway*, afin de

permettre à deux autres copains qui sont eux aussi en pirogue de s'accrocher au bateau. Nous ne les voyons pas mais nous les entendons. "Bonsoir, comment ça va?..."

Cet envahissement de la plateforme ne nous plaît pas trop, mais on ne proteste pas. Serait-on timides ou trop bons?

Bref, on continue à causer gentiment...

Arrive le moment de quelques questions indiscretes: Vous avez de l'alcool? Des cigarettes? De l'herbe?

Nos réponses vigoureusement négatives ne les surprennent manifestement pas, les feraient même plutôt rigoler et ils prennent bientôt congé sans insister.

Remerciements croisés pour cette rencontre, souhaits de bonne nuit, de bon voyage; de bon tout, quoi... Ça dure bien une minute, puis ils s'éloignent dans la nuit et le silence retombe.

Le capitaine qui a fini de dîner en profite pour aller vers l'arrière hisser l'annexe sous le portique, pour la nuit, en position antivol.

- Mais M..., cette P... d'annexe n'est plus là!!!

Le capitaine se frotte les yeux... Croit rêver... Il doit pourtant se résoudre à admettre l'évidence: Il vient de se faire piquer l'annexe sous son nez!

Elle ne doit pas encore être bien loin d'ailleurs, mais à la nage ce sera toujours beaucoup trop...

Dans le faisceau du projecteur, sorti en urgence, on aperçoit sa forme claire qui flotte entre la plage et le bateau.

Mais Starsky et Hutch ne sont pas des navigateurs.

Et vice versa...

Joran alerté par VHF remet son annexe à l'eau (Qu'il avait relevée dès la tombée du jour, lui...), remonte son moteur hors bord et passe chercher le capitaine pour engager la poursuite...

Mais notre temps de réaction a été un peu long et le faisceau du projecteur d'Anyvonne a perdu sa cible alors qu'elle approchait de la plage. Quand nous arrivons à notre tour à l'endroit où elle pense les avoir aperçus en dernier, il n'y a plus rien à voir... Voleurs et butin se sont évanouis quelque part dans le bush...

Le lendemain matin, nous débarquons en face des bateaux et découvrons, derrière la lisière du bush, un petit village familial. Nous allons trouver son chef pour signaler le vol et offrir une récompense à qui ramènerait l'embarcation.

Notre interlocuteur a l'air plus attristé que surpris.

Il nous informe que lui aussi s'est fait dérober cette nuit une pirogue qui stationnait sur la plage et qu'il l'a retrouvée ce matin, un petit kilomètre à l'ouest, sur cette même plage.

Ce n'est pas la première fois que ça arrive par ici.

Il nous parle de hooligans qui errent dans le coin, à la recherche d'argent facile, pour survivre au chômage tragique qui sévit à Honiara...



Il s'engage à informer immédiatement les communautés alentour, du vol et de la récompense promise, puis nous prenons congé alors qu'il s'élance sur la plage vers les villages voisins.

Le dimanche midi, notre chef de village viendra au bateau nous faire part de ses recherches infructueuses.

Personne, dans les villages voisins, ne semble avoir su quoi que ce soit et lui même a ratissé le bush alentour, sans rien découvrir.

Notre annexe semble bien définitivement perdue et nous voilà maintenant prisonniers de *Getaway* dont nous ne pouvons plus nous évader qu'en traversant le fossé à la nage.

Comme dans les prisons de Nantes...

Non, ce n'est pas tout à fait vrai car nous sommes toujours avec Joran et nous pouvons profiter de la leur quand ils débarquent.

Dans les semaines qui viennent, on va donc leur coller aux basques d'autant plus près que l'occasion de remplacer le youyou perdu semble lointaine...

Retour à l'action urbaine...

Le retour à Honiara du dimanche soir est moins euphorique que le départ du Vendredi.

Un mélange d'accablement, de colère et de honte. L'équipage est vraiment vexé: Se faire ainsi piquer l'annexe sous le nez... Il faut dire que nos voleurs ont fait montre d'une audace et d'un sang froid étonnants... Et nous même avons été d'une naïveté (pour ne pas dire d'une c...) digne de la préadolescence... Il faut bien le dire aussi!!!

Enfin, trêve de lamentations, retour à la ville et à l'action...

Pendant que les autres terminent les formalités d'entrée, le capitaine se lance dans un marathon urbain: déposer une plainte pour vol, explorer les possibilités locales de remplacement de l'annexe et enfin, trouver un pont de diodes qui permettrait de réparer l'alternateur de *Getaway* et retrouver notre capacité à produire de l'électricité...

Eh oui, en bateau c'est comme à la SNCF, un train peut toujours en cacher un autre... C'est sans doute pour ça qu'on ne s'ennuie pas...





Au bout de trois jours d'exploration incessante, après avoir fouillé chaque mètre carré de la ville, nous sommes en possession d'un récépissé de dépôt de plainte, de la conviction qu'on ne trouve pas d'annexe convenable à Honiara et d'un alternateur tout neuf.

Ce n'est pas si mal: le capitaine a pu déposer sa plainte auprès de la police locale sans être jeté en prison et il a trouvé de quoi bricoler pour rétablir nos moyens de productions d'électricité.

Car évidemment il n'a trouvé ni pièce de rechange adéquate, ni alternateur identique. Celui qu'il a acheté n'est pas compatible mécaniquement avec l'ancien et il faut lui bricoler une nouvelle fixation. Alors réglet et pied à coulisse en main, Gégé s'agite, cogite, dessine, corrige... Sur la foi de ses croquis, l'atelier du vendeur lui usine la pièce nécessaire avec un peu de ferraille et trois boulons... Aussitôt fait, aussitôt monté et essayé... Et ça marche...

Voilà au moins un problème réglé.

Pas de quoi oublier la perte de l'annexe, mais ça reconforte quand même un peu.

Pour permettre le retour à la navigation.

Notre programme de navigation ne nous laisse pas le loisir d'un long séjour aux Salomon et nous devons aller à l'essentiel.

Notre projet est de nous concentrer sur le New Georgia Group et surtout de traverser le Marovo Lagoon, réputé être un des plus beaux lagons du monde - certains, dont James Michener, disent le plus beau - avant de rejoindre Ghizo d'où nous sortirons du pays.

Pour toutes ces raisons et parce que nous ne sommes pas vraiment tombés sous le charme d'Honiara, nous repartons vers l'ouest dès que possible, le jeudi midi, au grand soulagement de

Joran qui n'avait rien de précis à y faire mais qui n'allait pas nous y abandonner sans annexe...

C'est quand même super les copains!!!

Une nuit de navigation calme et confortable nous amène, au petit matin, en vue des côtes Est du New Georgia Group où nous espérons trouver le mouillage "secret" de Peava. Ni

carte marine détaillée ni guide de navigation ne mentionnent cet endroit dont l'existence et les coordonnées GPS, nous ont été révélés par un cyber-récit de voyage.

Effectivement, au point indiqué, nous apercevons sur la rive un petit village devant lequel une barrière de corail semble délimiter un minuscule lagon.

Sur les traces des anciens, dans le "Cyber Espace" ...

Vous souvenez peut être de notre rencontre à Nouméa avec Nadia et Robert.

Ce dernier avait fait notre connaissance sur Internet, en parcourant le site *Getaway*; apprenant que nous étions en escale à la marina de Port Moselle, il était venu nous voir, histoire de matérialiser notre relation... En soi, l'histoire est intéressante, mais elle ne s'arrête pas là...

Au cours de cette rencontre, Robert nous avait procuré un autre cyber-récit qu'il avait remarqué sur internet: "*Le voyage de Mérovéa*". (www.merovee.net/carnet.html)

Ce récit nous intéressait car il décrivait un parcours effectué au départ de Nouméa en 1994: Vanuatu, Salomon,... Tout pareil que notre projet, jusqu'aux Chagos, au milieu de l'océan Indien.

Nous l'avions donc lu avec intérêt et avons été très surpris d'y lire leur rencontre à Darwin avec les propriétaires de "*Post Scriptum*" et leurs deux enfants... Il s'agissait clairement de Pascal et Agnès, quand *Getaway* s'appelait encore *Post Scriptum* et ne savait pas encore qu'il deviendrait notre bateau... Etonnant et émouvant.

Nous avons conservé une copie de ce récit et, alors que nous traversions les îles Salomon, nous nous sommes souvenus qu'il racontait une escale dans un mouillage "secret", inconnu

des cartes marines et découvert dans cette région d'après un tuyau donné par un bateau australien...

Leur récit mentionnait un village d'où on était venu les accueillir en pirogue pour leur montrer la passe. Aucun bateau n'y venait jamais qui ne soit une pirogue locale et l'accueil de la population avait été enthousiaste.

On y trouvait même les coordonnées GPS de l'endroit et, en passant par là, nous l'avons trouvé nous aussi...

Nous avons pu mesurer l'évolution intervenue en l'espace de dix ans:



Le village possède maintenant une Guest House tenue par des australiens qui accueillent et

emmènent leurs clients se promener dans deux "speed boats" bien motorisés.

Les villageois sont maintenant accoutumés à la présence de touristes et l'existence d'une perche près de la passe leur paraît largement suffisante pour accueillir les nouveaux venus.

Je ne sais pas si les navigateurs de passage sont plus nombreux maintenant qu'à l'époque car l'endroit est toujours absent des cartes marines.

En tous cas, tout comme l'autre, le monde Internet est lui aussi bien petit. Grâce à leur récit, Nicole et Jean Michel nous ont permis de profiter d'une aubaine de navigateur assez rare autour du monde.

Une branche plantée dans le corail et un flotteur blanc paraissent indiquer une passe que nous empruntons avec précaution. Et "tout soudain", nous voilà mouillés dans une eau transparente et bien abritée de la mer du vent.

Vu du large, rien ne laissait deviner l'existence de ce petit paradis marin et il est clair que sans l'information de Mérovée, on ne risquait pas de s'y arrêter...

Nous ne resterons qu'une nuit à Peava. Une promenade vendredi après midi nous apprend que le samedi est jour de prière dans ce village adventiste. Pas le meilleur jour pour y être les bienvenus... Comme nous sommes impatients d'aller vérifier la réputation du "Marovo lagoon" dont l'entrée, par Mbili Passage, est située à 5 milles au nord, nous décidons de repartir le lendemain en début de matinée.

En réalité, nous en sommes repartis quand nous avons pu, car au moment de lever l'ancre de Getaway, le guindeau a refusé obstinément de fonctionner.



Problème déjà rencontré et donc solution connue... On n'apprend pas à un vieux singe...

Bref: plongeon immédiat et bruyant dans le puit à chaîne où se

trouve le relais de commande du guindeau (le capitaine s'exprime sans retenue dans ces cas là...). Inversion des deux fils montée-descente du moteur et le problème est provisoirement réglé. Plus tard on démontera pour réparer définitivement.

La série de nos ennuis commence à nous paraître un peu longue. Peut être la malchance...

Mais on en reparlera plus tard; pour l'instant partons découvrir le lagon.

Et vive la navigation de lagon!!!

Une barrière d'îlots et de corail borde sur près de 40 milles la côte Nord des îles Vangunu et New Georgia,

La religion dans les lagons

Devant les villages sans voiture ni électricité des Îles Salomon où nous avons mouillé, le silence n'était généralement troublé que par les quelques coups de gong qui appelaient périodiquement les fidèles à l'office ou les enfants à l'école. (Le gong est en général une vieille bouteille de gaz vide, suspendu à un bout de ficelle.)

La culture, traditionnellement très religieuse des populations de cette région s'est montrée un terreau fertile pour les organisations religieuses occidentales qui sont venues là, faire du prosélytisme. Parmi elles, celle des "Adventistes du septième jour" (SDA pour Seventh Day Adventist) paraît être la plus rigoureuse et semble avoir été largement écoutée.



Souvent, dans ces îles, on est maintenant adventiste comme on était chasseur de tête il y a quelques décennies: Sérieusement, consciencieusement, assidûment...

Ces organisations religieuses se sont profondément enracinées dans la société rurale où on peut considérer qu'elles ont pris une part du pouvoir civil. Elles inspirent et organisent complètement la vie des villages.

à une demi douzaine de milles au large, formant ainsi le Marovo Lagoon.

C'est un bassin de croisière quasi idéal. Bien cartographié et même balisé, protégé du vent dominant par les deux grandes îles, parsemé de certaines d'îlots sous le vent desquels on trouve autant de mouillages calmes... On doit pouvoir naviguer plusieurs semaines sur cette eau plate, sans se lasser.

Ce matin le temps est un peu gris et le vent tout juste suffisant pour déhaler Getaway à quatre nœuds, mais c'est tout de même à la voile que nous négocions la chicane de hauts fonds qui encombre "Mbili Passage" pour entrer

Les mœurs, l'école, l'impôt... Personne ne fume ni ne boit dans un village adventiste... Pas de bétel non plus. Tout y est plutôt propre: les corps, les vêtements, l'environnement...

Tout le réseau d'écoles primaires, secondaires et supérieures du New Georgia group semble géré par les SDA. Les villageois laissent un pourcentage convenu de leurs revenus à cette église et ceux qui peuvent se le permettre paient spécifiquement, très cher, pour la scolarité de leurs enfants.

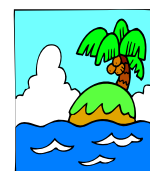
Arriver dans un tel village un samedi - jour consacré au repos et à la prière - est pour le moins mal perçu et la population habituellement si accueillante peut se transformer en un mur d'indifférence hostile.

Quelques villages sont tout de même bi-confessionnels. Nous en visiterons un près de New Georgia où des "SDA" coexistent avec des "United Church"... Les uns boivent, les autres pas... Tous semblent se tolérer mais on nous a quand même expliqué que les SDA habitaient à gauche de la rue du village alors que tous les autres habitaient à droite.

Un décor de choix pour rejouer "Roméo et Juliette" ???

dans le "Marovo lagoon".

Dans cette ambiance légèrement bru-



meuse, le paysage est magnifique et un peu irréel. Les îles se détachent doucement du flou de l'horizon pour venir progressivement

se poser sur l'eau, juste assez près de nous pour agacer Getaway... Ou plutôt son skipper dont l'attention pour le paysage reste distraite par la carte et le sondeur...

Le long de la côte, quelques hameaux se remarquent de loin en loin, à leur église qui en est le seul édifice important, le plus souvent construit sur son point culminant.

Au plus captivant de cette découverte, le pilote électrique va lui aussi se faire remarquer: A peine avons nous franchi la passe qu'il se déclare à nouveau en panne... Une de plus à voir plus tard... Pour le moment on barre à la main et on continue de s'enchanter... Mais la série commence vraiment à paraître longue...

Notre escale à Telina, le village des sculpteurs (et des boat builders).

Telina occupe un petit îlot situé près de la côte et notre arrivée, un samedi en fin d'après midi, y passe presque inaperçue. Seuls deux piroguiers viennent nous souhaiter la bienvenue et nous proposer leurs sculptures. Nous éludons leurs propositions en évoquant vaguement notre intention de débarquer le lendemain matin au village... Disons vers 10 heures...

Tôt le lendemain matin, d'autres piroguiers "carvers" viennent nous proposer leur production. Ceux des environs, manifestement en cachette de ceux du village... Quelques uns passent sans retenir notre attention, puis nous nous laissons séduire par un "Nguzu nguzu" taillé dans du corail. L'objet est assez différent du reste de la production "touristique" que nous avons pu voir jusque là. Il semblerait que ce soit un objet "custom" - c'est à dire un vrai objet rituel - et nous commençons à marchander notre coup de cœur.

Et ça dure et ça dure... Négociation d'argent pour commencer, qui se complique par un troc de T-shirts, d'outils,...

Même de notre gros ventilateur, acheté pendant notre séjour au chantier, que nous n'avons pu nous résoudre à abandonner à Port Vila.



Les sculpteurs des Îles Salomon

La spécialité des villageois du Marovo Lagoon est la sculpture. Sur bois, sur pierre, sur corail... Les sculptures des îles Salomon sont célèbres dans cette région du Pacifique et la plus grande partie en est produite aujourd'hui dans les villages de ce lagon.

S'appuyant sur une tradition de sculpture ancestrale (qui produisait essentiellement des objets rituels: masques de cérémonie, figures de proue de pirogues, bâtons de danse...) ils ont développé depuis quelques années une production pour les touristes qui est généralement de bonne facture. Les thèmes en sont beaucoup plus figuratifs et décoratifs que ceux de la tradition et on fabrique maintenant beaucoup plus de coupes à fruit et de panneaux décoratifs ornés de dauphins bondissants que de bâtons de danse... Ça ne nous paraît pas vraiment un progrès mais il reste que la qualité de ce travail artisanal est plutôt bonne.



Nous avons rencontré dans le village de Telina, l'homme qui depuis une quinzaine d'année est un acteur important de ce renouveau artisanal. John Wayne il s'appelle. (Ça ne s'invente pas! - Surtout qu'il n'a pas du tout l'air d'un cow boy...)

La quarantaine avancée, il nous a parlé de ses efforts pour développer le tourisme dans le lagon. Pas vraiment pour faire beaucoup d'argent d'ailleurs, plutôt pour faire connaître sa culture et sa façon de vivre aux visiteurs qui y sont tellement étrangers.

Comme le chef Kerelly, au Vanuatu, il a construit sa Guest House sur le rivage. Entièrement confectionnée en matériaux naturels, ventilée naturellement aussi comme le permet l'architecture traditionnelle, c'est le séjour idéal, dépaysant et raisonnablement confortable, pour l'occidental qui rêve de quelques jours d'aventures et de découverte...

(Il a la visite de pas mal de jeunes sacs à dos).

Finalement, l'affaire se conclura là dessus et nous verrons notre gros ventilateur, débordant d'une fragile pirogue, s'éloigner vers un lointain village.

L'image nous a paru assez surréaliste...

Notre guide nautique, vieux d'une quinzaine d'années, mentionne l'existence à Telina d'un jeune homme dénommé John Wayne - il a été prénommé ainsi par des parents qui adoraient les westerns... - qui aurait eu une influence importante sur l'évolution de l'activité de sculpture traditionnelle de la région.

Dans la matinée, ce dernier vient se présenter et nous propose de passer le voir à son domicile, sur la rive opposée au village.

Pour ce faire, nous changerons un peu de mouillage et c'est ainsi que nous ne débarquerons pas au village comme prévu.



Daniel croisera dans l'après midi notre interlocuteur de la veille et - un peu surpris par sa véhémence - se fera copieusement engueuler pour avoir manqué à notre promesse de débarquement.

Nous avons mieux compris plus tard, dans un autre village: quand vous annoncez ainsi vos intentions, votre interlocuteur organise pour l'heure dite, avec tous les autres vendeurs, une sorte d'expo vente à votre intention exclusive.

On imagine mieux leur frustration quand on leur fait faux bond et on ne recommencera plus...

Fitzcaraldo???

A Telina, nous rencontrerons un témoignage vivant de l'attrait que peuvent avoir pour les visiteurs, ces îles et leurs habitant(e)s.

Un citoyen suisse est arrivé ici, sac au dos, il y a trois ans. En quête d'aventure et d'exotisme, il a été séduit par l'endroit (et par une villageoise qui est devenue son épouse...) au point d'y bâtir illico sa maison et son foyer.

Maintenant, Hans qui n'a jamais fait de bateau, et n'y connaissait rien jusqu'alors, est en train de bâtir sur la rive, un catamaran en strip-planking de taille respectable (une douzaine de mètres).

- Pour aller où?
- Je ne sais pas encore...
- Oui mais c'est pour partir ailleurs ou pour naviguer dans le lagon?
- Je ne sais pas... D'ailleurs, peut être avez vous des tuyaux et de la doc pour apprendre à faire du bateau???

Aujourd'hui où nous débarquons, est une grande date pour son entreprise: aidé par une équipe de villageois, il vient de retourner les coques dont le bordé vient juste d'être achevé. Maintenant, sur ces coques retournées, il reste à faire les varangues, la nacelle, le..., les..., la...

Cette construction navale et la volonté qu'elle sous entend nous impressionne énormément. Déjà que faire la même chose sous un hangar de Paimpol nous paraît colossal... Entreprendre cela ici où il faut couper soi-même l'arbre dans lequel on débitera les lattes, où chaque vis inox, chaque bidon de résine, chaque outil... doit être importé, avec de longues semaines d'attente. Toute course dans les quincailleries d'Honiara lui demande 4 à 5 jours dont deux de navigation, sur un cargo local!

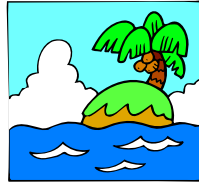
Tout ça nous paraît titanesque... Bon courage et bonne chance Hans...

Ghizo et nos adieux aux îles Salomon.

Située tout à l'ouest du New Georgia Group, Ghizo est la deuxième "ville" du pays. On pourrait plutôt parler d'un gros bourg, ou même d'un bourg tout simplement: le long du port, une seule rue sans revêtement s'étire sur un demi kilomètre, bordée de bâtiments plus ou moins vétustes. Quelques boutiques, une ou deux quincailleries, un marché aux fruits et légumes, permettent un ravitaillement de base.

Un hôtel de bonne tenue atteste que des touristes viennent ici visiter le lagon, bronzer et plonger.

La beauté des fonds et des îlots environnants nous laisse penser que cette région est (était!) sans doute un bon choix pour passer tranquillement sur Getaway une saison cyclonique.



Mais on verra ça à notre prochain tour...

Ce matin, Ghizo est surtout pour nous un endroit doté des moyens administratifs capables de nous délivrer notre clearance de sortie: Douanes et immigration.

Vers 8 heures, nous nous mettons en quête des bureaux correspondants. Trouver la douane n'est pas trop difficile: près du quai des navires, dans un baraquement de trois bureaux dont un est ouvert aux quatre vents et "abrite" aux yeux de tous des piles d'archives administratives poussiéreuses - C'est probablement là qu'aboutiront les 2 ou 3 exemplaires des formulaires que nous remplirons tout à l'heure. - Pour l'instant, un seul bureau est fermé et c'est celui qui nous intéresse. Renseignements pris, il semble qu'il ouvre habituellement à huit heures, mais comme il est maintenant près de huit heures et demie... On ne sait pas...

En attendant, on part chercher le bureau de l'immigration. Avec quelques difficultés cette fois. Il sera même nécessaire qu'un villageois serviable se déplace pour nous le montrer:

Au fond d'un terrain envahi d'herbes hautes, un petit baraquement presque en ruine et sans aucune indication visible de la rue, "abrite" deux bureaux. L'immigration et la perception... C'est, en tous cas, ce qui se devine sur les minuscules cartons délavés, épinglés sur les portes toutes les deux cadencées. Et alors là, on ne sait pas du tout à quelle heure ça ouvre. Il faudra revenir.

Retour devant les douanes pour attendre l'ouverture.

Un peu après neuf heures, nous voyons arriver joyeusement une fonctionnaire en uniforme qui nous salue gaîment et nous demande d'excuser son retard parce que "vraiment ce matin le marché était trop joli"...

Les formalités sont alors très vite expédiées et rapidement nous pouvons retourner voir si l'immigration est, elle aussi, revenue du marché.

En chemin, nous croisons un fonctionnaire en uniforme qui nous interpelle:

- C'est vous les touristes qui veulent sortir du pays?

-Eh bieeeeeen... Ouiiii...

- Ah c'est bien. On m'a dit que vous me cherchiez, alors je venais à votre rencontre...

Le bouche à oreille fonctionne mieux que le téléphone par ici...



Nous rejoignons ensemble le bureau que nous avons identifié tout à

l'heure et dont le ramage ressemble tout à fait au plumage: Une table couverte de tas de papiers, deux chaises, classeur rouillé, rideau en loques...

Notre interlocuteur nous trouve, avec quelques difficultés, les formulaires à remplir puis, avec encore plus de difficultés, le papier carbone nécessaire aux 3 exemplaires.

Comme ce sont les mêmes que ceux que nous avons déjà remplis à Honiara, nous nous en acquittons rapidement et un nouveau tampon vient vite décorer nos passeports.

Adieu Ghizo, c'est comme si on était partis...

Un parfum d'aventure nous attire chez les Papous... de Papouasie.

Notre prochaine étape sera la Papouasie Nouvelle Guinée.

Ce simple nom a nourri longuement nos rêves d'exotisme. Réputation d'inaccessibilité, de mystère, de culture non pervertie par le modèle occidental dominant...

La culture et les arts surtout nous attirent ici. Ce pays est réputé avoir les artistes les plus créatifs du monde des arts premiers. L'utilisation de matériaux divers (plumes, peaux, fleurs...) et de couleurs vives pour décorer leurs sculptures et leurs masques permet une originalité et une grande diversité. La perspective d'accéder à cela nous remplit d'enthousiasme et d'appréhension.

Évidemment nous ne sommes pas les explorateurs qui iront débusquer les dernières tribus du centre du pays qui n'ont encore jamais été en contact avec l'homme blanc... Mais on espère bien quand même avoir, à partir de Port Moresby la très anglo saxonne capitale, l'occasion d'apercevoir un peu la réalité indigène du pays. C'est pour ça qu'on a préféré venir ici plutôt que d'aller visiter l'Australie, sa grande barrière, et ses réserves aborigènes...

Les papous à poux et les papous pas à poux... Papous papas et papous pas papa???

(Je suis désolé, mais je n'évite jamais de réutiliser cette "citation" d'Achille Talon, parue dans Spirou autour de 1966)

Pas trop grand chose à dire sur la traversée de 3 jours qui nous a menés jusqu'à notre première escale en P.N.G., dans l'archipel des Louisiades.

Nous avons toujours eu suffisamment de vent pour faire de la voile et compter sur notre régulateur d'allure.



La pirogue, compagne indispensable du quotidien

mélanésien.

Les habitants des côtes des îles mélanésiennes vivent en permanence sur l'eau.

Se déplacer d'un point de la côte à un autre, est généralement beaucoup plus court et facile par voie de mer que par la terre. Dans les archipels rapprochés, les déplacements inter-îles sont courants car souvent les jardins et les habitations ne sont pas établis sur les mêmes îlots.

Quand ils ne cultivent pas leurs légumes, les villageois pêchent. Petit poisson par petit poisson, ils sortent des eaux côtières leur ration de protéine quotidienne. Le poisson n'est pas si abondant par ici et sans aller en mer, on doit se contenter de petites tailles. La pêche dure donc longtemps... Tôt le matin et tard le soir...

Les mélanésiens ont donc un véhicule quasi personnel pour se déplacer sur l'eau: La pirogue.

Creusée dans un tronc d'arbre elle mesure de 1,5 à 3 mètres et est équipée selon les régions d'un flotteur latéral (Vanuatu), de deux (Papouasie/Indonésie) ou de pas du tout (Salomon)...

Là où l'argent est moins rare, on a vu apparaître les barques en alu et les moteurs hors bord, (comme en Polynésie française par exemple, où la pirogue quotidienne a quasiment disparu pour devenir un instrument sophistiqué de sport et de compétition.)



Mais dans la majorité des îles Mélanésiennes, puis Papoues, la pirogue, propulsée par une pagaie ou par une voile taillée dans une feuille de plastique, est le moyen de transport familial et l'instrument de travail quotidien.

C'est heureux car notre pilote électrique ne fonctionnant plus, si nous avions dû marcher au moteur, il nous aurait fallu barrer aussi.

Les Louisiades sont un archipel de petites îles, très excentré, situé à l'extrême Est de la PNG. (À quatre - cinq jours de navigation de Port Moresby.) Presque entièrement entouré par une barrière de corail plus ou moins immergée, situé à l'écart de tout et ne possédant aucun centre urbain, cet endroit est peu visité.

Comme le gigantesque lagon est semé de corail et parcouru de courants assez rapides, mal connus et non cartographiés, les guides nautiques qui en parlent multiplient avertissements et conseils de précautions.

Il font ainsi à cette région une réputation de bassin de navigation, superbe mais dangereux, qui explique peut être sa faible fréquentation.

Et pourtant, superbe, il l'est! Temps magnifique, vent modéré, nous apprécierons plus la beauté des Louisiades que nous n'en craignons les dangers

Nous y sommes arrivés à la tombée de la nuit, après avoir emprunté le large "Wuri wuri passage". Premier mouillage, presque dans le noir, près de l'îlot "Bobo Eina" où nos amis Anne et Daniel sont déjà arrivés depuis midi.

A peine ancrés, Wasaki, notre premier "papou" vient nous saluer en pirogue. Juste pour nous souhaiter la bienvenue: on se reverra demain, au jour...

Il reviendra le lendemain dans la matinée pour nous inviter à venir visiter sa famille, logée dans une hutte sur la plage en face. A notre arrivée, il étend une natte neuve devant la famille réunie (plusieurs membres sont venus d'autres villages) pour nous faire asseoir: sourires, questions habituelles, cadeaux, bonbons, cigarettes. Ensuite ce sera la visite rituelle au jardin pour laquelle il nous faudra grimper en tonges dans le bush glissant. (On n'avait pas prévu ça...)

Durant cette promenade, il nous racontera qu'il est venu s'installer ici parce que la terre y est plus fertile



que près du village voisin dont il est originaire. Et puis parce qu'il y a de l'eau ici. En fait la source est située très haut sur les pentes abruptes de la colline qui nous

surplombe. Wasaki a pu trouver un peu de tuyau pour la canaliser jusqu'à mi chemin de sa maison mais c'est encore un sentier de chèvres à parcourir pour s'y rendre. Il attend de pouvoir se procurer un autre bout de tuyau pour achever sa canalisation jusqu'à la côte...

Ces îles semblent avoir un important problème d'eau douce pendant la saison sèche. On vient de loin à cette source, en pirogue, pour remplir quelques bidons.

Les quelques jours que nous passerons là seront rythmés par les visites qu'on vient nous rendre depuis le village voisin, dans le but de troquer: fruits, légumes, noix de coco, poissons, langoustes... contre T-shirts, farine, riz, sucre, fil de pêche, hameçons, tabac...

On nous proposera même de troquer de la "monnaie coquillage". C'est un moyen de paiement traditionnel mélanésien qui consiste en minuscules coquillages enfilés sur une fine et longue tige de bambou. (Pour acheter une femme, il vous faudrait compter au moins huit mètres de monnaie...) Aujourd'hui, les navigatrices de passages s'en font de jolis colliers...

Le jardin nomade des mélanésiens.

Les îles de Mélanésie ont un profil plutôt abrupt et les plaines côtières y sont souvent absentes. C'est donc sur les pentes raides des collines que les habitants établissent leurs cultures.

Sans doute pour préserver la fertilité de la terre, chaque famille se prépare un nouveau jardin tous les ans et cela les entraîne parfois assez loin de l'habitation. Les hommes défrichent un demi hectare de terrain, par un piochage de surface, autour des arbres qui poussent là, sans les arracher. Les femmes plantent ou sèment ensuite (sans beaucoup d'ordre?) les légumes, fruits et arbustes: Manioc, ananas, papayers, bananiers, tarots, choux, haricots... Il y a pas mal de variété.

Ce qui nous a beaucoup surpris dans cette manière de faire, c'est que les surfaces cultivées ne sont pas vraiment spécialisées ni protégées. Sur une parcelle donnée les variétés sont un peu mélangées n'importe comment, mais surtout le déplacement annuel du jardin laisse les parcelles anciennes sans défense face à leur reconquête par le bush. Les arbres continuent à s'y développer, herbes et arbustes s'y réinstallent rapidement.

Du coup les plantes pluriannuelles comme les bananiers, les papayers, les citronniers... se rencontrent au sein d'un bush qui n'apparaît plus défriché.

Ça donne à ces jardins un caractère sauvage qui va jusqu'à les rendre invisibles à nos yeux européens.

En cours de promenade dans le bush, piétiner une plantation sans y prendre garde est très facile.

Pourtant, tout fruit ou légume que vous pouvez y trouver appartient à quelqu'un, dont toute la communauté alentour sait très bien que c'est lui qui l'a planté là...

Tout cela dans le calme et la bonne humeur; comme au Vanuatu.

Il n'y a pas de tradition artistique ou de sculpture dans les Louisiades mais quelques uns ici, ont entendu parler du "juteux" commerce de "carving" qui se pratique dans les Salomon et dans les grandes îles de PNG. Ils aimeraient bien se faire, eux aussi, quelques revenus dans ce domaine auprès des quelques touristes de passage. Wasaki nous parle de cette ambition et souhaiterait voir les sculptures que nous avons déjà achetées aux Salomon et ailleurs; pour aider son inspiration. Nous lui laisserons quelques photos de nos sculptures et aussi de celles que nous admirons sur notre beau livre d'art consacré à l'art papou. Peut être qu'un jour, "Bobo Eina" deviendra un centre important de l'art papou... Grâce à Getaway...

Après ce premier mouillage, nous passerons encore un ou deux jours sur un îlot désert proche, dans une eau "crystal clear", sans quasiment voir personne que deux ou trois pourvoyeurs de fruits et légumes de passage.

Puis nous quitterons les Louisiades pour la capitale: Port Moresby.

Port Moresby: Chicago des mers du Sud???



La réputation désastreuse de Port Moresby, en matière de sécurité, en éloigne beaucoup de navigateurs de passage dans la région.

On nous en a parlé, pour la première fois aux Gambier alors que nous évoquions notre intention d'y faire escale un jour.

- Vous êtes fous! L'espérance de vie d'un occidental dans les rues de Port Moresby ne dépasse pas une demi heure!!!

Et pourtant notre interlocuteur d'alors n'était pas précisément un timide...

On a entendu ce discours plusieurs fois depuis et on avait presque abandonné l'idée d'y faire escale.

Pourtant, dans les guides nautiques où le problème est évoqué, on parle aussi de la sécurité farouchement gardée de la marina du Royal Papoua Yacht Club (RPYC pour les intimes).

Comme, en plus, Getaway espère pouvoir y trouver une annexe, pour se débarrasser de temps à autre de ses occupants... Nous avons décidé de faire cette escale, si possible dans la marina super protégée.



Le RPYC contacté par email depuis plusieurs jours, nous a promis une place de ponton. Contacté par VHF sur son canal de

travail dès que nous en arrivons à portée, il nous confirme sa bienvenue... C'est donc avec beaucoup d'assurance que ce dimanche matin, nous poussons notre étrave dans la rade de Port Moresby.

A notre approche, deux employés du Yacht Club viennent en barque nous accueillir et nous indiquent un mouillage d'attente, à l'intérieur de l'enceinte de la marina. Nous y serons en sécurité mais nous devons attendre lundi, la venue des fonctionnaires chargés des formalités d'accueil des bateaux étrangers, pour venir au ponton.

Dans la passe d'entrée de la marina nous remarquons, abritant un garde armé, une guérite établie à l'extrémité de la jetée qui protège le bassin. Coté terre, une haute clôture de grillage ferme totalement l'emprise des bassins; continuellement gardée par des équipes de vigiles...
Fort Knox???

Nous voilà donc installés bien au calme, au cœur du danger, dans l'œil du cyclone...

A l'intérieur de ces frontières, l'accueil au RPYC est très agréable. A l'étage d'un grand bâtiment moderne on trouve un immense bar-restaurant qui semble être le rendez-vous habi-

Le prix de la sécurité

Pendant notre approche de Port Moresby, nous restions en veille sur le canal de travail du RPYC que nous entendions régulièrement appeler une liste de bateaux qui répondaient brièvement.

De temps à autre, d'autres bateaux informaient le RPYC de leurs mouvements et de l'heure probable de leur retour à la marina...

Sur le moment nous n'avons pas compris le contenu ni le sens de ces échanges.

Renseignements pris, il s'agissait des bateaux sortis dans la rade pour une ballade dominicale et dont on s'informait toutes les demi heures de la tranquillité, depuis le poste de veille du Yacht Club...

Ambiance « sécurité-security »...

tuel de la communauté privilégiée de la ville, pour boire les bières de fin de journée et dîner sur la terrasse qui surplombe les bassins...



Le cuisinier du restaurant est vraiment très bon et cosmopolite. Sa carte couvre plusieurs cuisines régionales (Anglaise,

Italienne, Chinoise,...) et on peut y manger tous les jours sans ennui.

Le bar est équipé de grandes télévisions pour les matches de rugby... et de quelques "bandits manchots" ou "Black Jack" électroniques...

Les murs y sont recouverts de trophées et de grandes photos de "gros-pêcheurs blancs exhibant de gros-poissons sur leurs grosses-vedettes". Pas un soupçon de décoration traditionnelle Papoue... Réussir à éviter ça dans le pays le plus riche et imaginaire du monde en la matière... C'est vraiment très fort!

Le personnel (noir of course) est extrêmement serviable, attentif aux pauvres navigateurs de passage, et nous viendrons régulièrement ici reconstituer nos forces après nos escapades urbaines.

Sous le bar-restaurant est installée une salle de gym surtout fréquentée par la gent féminine du Yacht Club et on entend régulièrement les hurlements d'adjudant hystérique qu'y pousse en rythme leur professeur d'aérobic.



On voit aussi tous les matins ces mêmes sportives tenter d'éliminer leur surcharge pondérale en joggings endiablés le long des digues du bassin, à l'abri de la clôture, sous l'œil vigilant d'une trentaine de gardiens... En toute sécurité donc...

Bref, plus anglo-saxon tu meurs...

Mais Port Moresby n'est quand même pas qu'un Yacht Club...

A deux kilomètres de la marina, le centre ville arbore fièrement les quelques tours modernes qui abritent les avant gardes habituelles du néolibéralisme économique: Sociétés de conseil, d'investissement, banques, hôtels,...

Tout autour le long de la côte, les villages de pêcheurs forment un cordon de tôles rouillées.

Depuis le Yacht Club on accède à ce centre ville par une demi heure de marche le long d'une voie express que bordent les docks du port de commerce. Cette marche nous a été vivement déconseillée par nos interlocuteurs locaux. "Ce n'est pas sûr... Prenez un taxi..."

Pour le reste, les résidences diplomatiques, les centres administratifs, commerciaux, industriels... sont éparpillés à plusieurs kilomètres, dans des quartiers périphériques desservis par de larges voies express.

Cette ville n'est pas organisée pour les piétons. Pour parcourir ces distances on peut utiliser bus ou taxis. Les premiers sont très dégingués et régulièrement bondés. Un peu trop pour notre goût et nos appréhensions... Malgré leur coût élevé, nous utiliserons massivement les taxis pour nous déplacer hors du centre ville.

La seule marche à pied autorisée, même aux pauvres femmes fragiles et seules, est celle qui conduit au super marché, à deux minutes de la marina, où on trouve tout ce qui est nécessaire à l'avitaillement d'un honnête bateau de voyage...

Où même les navigateurs ne peuvent éviter les aéroports...

Nos formalités d'entrée ont été rapidement expédiées le lundi, comme prévu, par toute une équipe de fonctionnaires qui sont venus nous visiter au bateau. Pas plus intéressés que ça par le contenu de nos cales et de notre frigo, leur visite sur Getaway fut assez rapide. Sur Joran ce sera la même chose.

Pourtant, le même jour, ils sont restés près de trois heures à visiter et fouiller de fond en comble le voilier d'un navigateur solitaire japonais battant pavillon US... Nous avons sans doute eu de la chance...

Mais nos formalités ne sont pas tout à fait finies. Avant de pénétrer dans le pays, nous aurions dû demander un visa auprès d'une de ses ambassades à l'étranger. A Honiara par exemple... Comme nous ne l'avons pas fait, nous devons maintenant l'obtenir auprès du service central d'immigration, situé dans les faubourgs administratifs.

Une première expédition en taxi dès le mardi, pour permet d'apprendre que c'est jour de fermeture... Retour le mercredi et interminables files d'attente pour accéder à une fonctionnaire qui nous explique:

- Oui, je peux vous accorder un visa, mais vous devez d'abord aller en payer le montant à la perception, puis revenir me voir avec le reçu...
- OK, mais c'est où la perception? Peut on s'y rendre à pied?
- Air embarrassé de la fonctionnaire...
- Non, ce n'est pas vraiment tout près. Vous pourriez prendre un bus... Ou un taxi, si vous en trouvez un...
- Ah...



C'est quoi la "P.N.G." ???

La grande île de Papouasie représente deux fois la surface de la France.

Conséquence du partage colonial établi au XIXème siècle entre anglais, allemands et hollandais, elle est aujourd'hui coupée en deux: la partie ouest est la province indonésienne d'Irianjaya et la partie Est est indépendante, sous le nom de Papouasie-Nouvelle Guinée (P.N.G.). C'est de ce dernier pays que nous parlons maintenant:

Outre cette moitié Est de la grande île, il comprend trois îles plus petites (Nouvelle Irlande, Nouvelle Bretagne et Bougainville) et 600 autres qui sont minuscules.

Il est habité par six millions de personnes, dont 60% dans les montagnes du centre difficilement accessibles autrement que par avion (plus de 4000 mètres). Il resterait encore dans les Highlands des vallées que les occidentaux n'ont pas encore explorées???

Il y a 50 000 ans, ce territoire était encore attaché à l'Australie. La population y était arrivée du Sud Est asiatique quelques centaines de milliers d'années auparavant, pendant la période glaciaire. La fonte des glaces isola peu à peu ces îles des autres continents... Le Torres Strait, dernier lien terrestre avec l'Australie, a été noyé il y a 8000 ans. Séparée ainsi du reste du monde, la population est restée structurée en petits groupes isolés, parlant des centaines de langages, défendant farouchement leurs acquis et en guerre permanente avec leurs voisins.

- Ce serait peut être plus simple que vous alliez à l'aéroport international au moment de l'arrivée d'un avion. Là, les fonctionnaires de l'immigration pourraient vous délivrer le visa et encaisser le paiement.
- Ah...
- Oui... Aujourd'hui il y a un avion qui arrive à 14 heures. Allez y avant, vers 13 heures par exemple.

Le premier européen navigateur arrivé ici fut sans doute le portugais

Jorge de Meneses vers 1526; il appela ces îles: "ilhas dos papuas" qui signifierait "îles des hommes aux cheveux crépus". Ont suivi: espagnols, anglais, hollandais, allemands, français.



Un capitaine espagnol a appelé cette terre: Nouvelle Guinée car elle lui rappelait la Guinée africaine.

Au contraire de l'intérieur, la côte était donc bien connue au 19ème siècle. Vers 1870 les européens commencèrent leur mission coloni-civili-satrice... Ils rencontrèrent pas mal de résistance mais la supériorité des armes s'est encore une fois imposée.

L'Angleterre et l'Allemagne se partagèrent la colonie jusqu'en 1914, après quoi l'Australie en prit le contrôle au nom du royaume britannique.

La 2ème guerre mondiale verra l'invasion japonaise, pour changer un peu... Puis ce sera le retour des australiens et du Commonwealth dont le pays fait toujours partie.

En 1975 les papous obtiennent leur indépendance.

Ce pays est riche en ressources minières, pétrolières et forestières, mais on n'en voit pas le résultat dans l'amélioration du niveau de vie de ses habitants. Ses dirigeants sont connus pour leur prévarication et leurs fortunes placées ailleurs...

Le refrain est archi connu, je sais, mais ça fait du bien de le rappeler quand même...

Vous demanderez au vigile qui garde la sortie des salles d'arrivée de vous amener aux fonctionnaires de l'immigration qui travaillent à l'intérieur...
- Bon, on va faire comme ça...
Tankyutumas...



Je vous épargne la visite à l'aéroport, où convaincre le vigile de service de nous laisser "entrer par la sortie des salles d'arrivée" n'a pas été si simple...

Mais nous avons tout de même obtenu notre visa.

Découverte d'une vie touristique en Papouasie.

Notre visite de l'aéroport a tout de même eu une conséquence bénéfique inattendue: Nous y avons découvert le "Tourism Office".

N'ayant encore aperçu aucune agence ni bureau de tourisme en ville et ne possédant pas de guide touristique pour ce pays, nous n'avions aucune information sur les moyens de le "visiter".

Nous découvrons donc avec plaisir au "Tourism Office" des dépliants vantant quelques possibilités de transport et d'accueil vers les "villes" de l'intérieur ou les autres grandes îles du pays. L'ennui c'est que pour la plupart, ils datent des années précédentes...

Nous découvrons aussi un calendrier de "festivals culturels" qui doivent avoir lieu cette année. La plupart aux mois d'août-septembre, mais dès juillet le « festival des masques », qui



est le premier de la saison, se déroule à Rabaul, en Nouvelle Bretagne.

Même que c'est à la fin de la semaine prochaine...

Ne disposant d'aucune autre information mais impressionnée par notre intérêt prononcé pour cet événement, l'employée du tourism office nous guide vers un bureau administratif d'"Air Niugini", la compagnie d'aviation intérieure nationale.

Nous y faisons la connaissance de Tuana qui est l'employée en charge des Tour operators. Elle ne s'occupe manifestement pas du public, dans ce bureau qui d'ailleurs ne lui est pas ouvert; mais comme elle est sympa et serviable, elle s'intéresse à notre cas.

Ce que proposent les dépliants que nous avons pris au Tourism Office n'existe plus nécessairement et en tous cas pas aux dates, ni pour les prix indiqués... Tuana passe une bonne heure au téléphone à s'enquérir pour nous des possibilités réelles d'exploration du cœur du pays. Chaque fois c'est trop cher ou trop sportif ou trop aventureux...

Finalement nous conviendrons de nous concentrer sur le seul "Festival des masques" de Rabaul, la semaine prochaine.

Après cela, il faudra tout de même quatre jours à Tuana pour nous obtenir billets d'avion et réservations d'hôtel mais le lundi suivant nous sommes en possession de nos documents et le jeudi matin nous partons pour Rabaul.

Les éructations du monstre

En approche de Rabaul après deux heures de vol, alors que notre avion a déjà bien entamé sa descente, nous apercevons par le hublot une énoooooorme colonne de fumée grise - genre champignon nucléaire - crachée par un volcan voisin de la ville. Superbeeeeerbe!!!

Tous les passagers sont au balcon pour admirer ce panache. Nous ne savons pas encore que ce n'est que le premier d'une longue série qui "agrémentera" notre séjour...

On savait que Rabaul avait été très éprouvée par une éruption du volcan voisin (le Tauruvur) en 1994. On avait bien lu que si la ville se remettait lentement de cette catastrophe, les choses n'y étaient plus comme avant; mais on n'imaginait vraiment pas ce qu'on allait trouver.

Après l'explosion de 1994 le volcan s'était un peu endormi : Juste une petite éruption de temps en temps...



Au moment du Tsunami de fin 2004, tout s'est accéléré pour atteindre la cadence actuelle: Une explosion éruptive toute les 5 à 10 minutes, chacune libérant

dans le ciel son énorme panache de cendres.

Le faubourg de Rabaul où se trouve notre hôtel et où se déroule le festival étant juste sous le vent du monstre, les jolis champignons qu'on voyait depuis l'avion viennent sans relâche y déposer leur contenu. Ainsi, jour après jour, ce volcan disperse sur la ville plusieurs dizaines de tonnes de poussière en une sorte d'éternel crachin brestois.



De ce quartier qui était avant 1994 le centre commerçant de la ville, il ne reste qu'un champ de ruines avec effet de paysage

enneigé de gris. Mais comment respire donc la maigre végétation qui persiste à survivre sur les talus de cendres? Explication le lendemain: l'humidité nocturne l'arrose et la nettoie un peu.

On n'avait pas bien compris que Tuana nous parle de "dust" (poussière) et de mask en nous remettant nos billets; maintenant on comprend... En descendant du minibus, devant l'hôtel, on est entrés dans un MONDE de cendres: Talus de cendres, murs cendrés, arbres gris, poussière de cendres, nuage gris... Tout disparaît, gommé de gris, noyé dans la cendre... Et la fine poussière continue et continue sans fin à tomber... A vous rentrer dans les yeux, le nez, la bouche... Beaucoup de gens se promènent à l'abri d'un parapluie. D'autres se font un masque d'un foulard, d'un mouchoir... Chacun tente ainsi d'échapper un peu à l'envahissement intime par cette farine grise.

Le personnel de l'hôtel s'évertue à balayer ses abords en un combat incessant et perdu d'avance: cette neige ne fondra jamais... Les congères s'accumulent partout, parfois à plus d'un mètre de hauteur...

Rapidement l'émerveillement du début pour ces éruptions spectaculaires se transforme en une phobie pour la cendre, nous prend la tête et nous fera souhaiter repartir... Mais...

Pendant l'éruption, le Fest Noz continue...

Heureusement il y a le festival et ses danseurs que nous irons voir à pied, car l'hôtel est tout près.

L'évènement est organisé au cœur du quartier détruit par l'éruption de 1994, dans le "Queen Elizabeth II Park". Cet endroit au nom un peu pompeux est une sorte de terrain de football non aménagé, entouré de grillage occulté par des sacs plastique.

Tout autour, des cahutes proposent bétel, boissons, fruits, coupe faim locaux, carrés de tissu pour se protéger les cheveux, parapluies anti-poussière très colorés ...

Au centre du "park", une petite estrade couverte d'une bâche et garnie de chaises accueille une cinquantaine de spectateurs à l'abri de la cendre (De temps en temps, une rafale de vent soulève la bâche et envoie d'un coup toute la cendre qui s'y est accumulée, sur les spectateurs assis dessous...). Le reste des spectateurs est debout/assis/acroupi dans l'herbe rare, autour d'une zone à peine balisée où se produisent les groupes succésifs.

Au milieu du champ, face à l'estrade, un micro installé devant les ensembles de musiciens/ chanteurs, assure la sonorisation par deux hauts parleurs.

Un peu à l'écart, un rideau d'arbustes isole du public une partie du terrain qui sert de coulisses où les groupes se préparent avant leur exhibition.

Voilà pour le décor.

Le spectacle sera plus que captivant. Les groupes qui se produisent représentent chacun un village ou une île.

Les costumes? - Cela va du quasi nu avec juste un pagne, à une tenue confectionnée de feuillages, plumes, boue, dents de cochon, en passant par le simple lavalava de couleur unique pour tout le groupe.

Les hommes sont maquillés, corps et

visage, à la terre de couleur fixée par de la graisse de porc.

La structure de chaque exhibition est presque toujours la même:

Un groupe de 10 à 50 musiciens/ chanteurs - généralement des hommes, mais il y a quelques exceptions - arrivent des coulisses en chantant ou poussant des cris, puis s'accroupissent, dos à l'estrade, en un groupe compact. Ils chantent une mélodie rituelle, racontent des histoires, en s'accompagnant de tam-tam rudimentaires.

Arrivent ensuite un, deux ou trois danseurs, entièrement couverts, masqués et costumés, figurant souvent les mauvais esprits; ils sautent, dansent, se trémoussent... longuement... jusqu'à épuisement...

Chanteurs et danseurs sont en permanence stimulés par un ou deux chefs d'orchestre. Ces derniers, armés d'un long bâton, souvent beaucoup plus âgés que les acteurs, montrent une autorité qui les identifie comme des notables de leur village.

Par la chaleur qu'il fait, alourdis par leur lourd costume végétal et leur masque, les danseurs fatiguent vite.



Souvent l'un d'eux quitte la scène au milieu de sa danse, pour revenir quelques minutes après.

Nous pensions qu'ils étaient remplacés, en une sorte de relais.

Il n'en est rien, on nous a expliqué qu'ils allaient se refaire une santé pour revenir plus vigoureux. Fumée? Alcool? On ne saura jamais avec quoi ils refaisaient leur plein d'énergie...

Ça chauffe, ça chauffe...

Le clou du festival, était la très attendue (et annoncée...) "Danse du feu" qu'ont exécutée, dans la nuit du vendredi, des danseurs "Baining" du centre de la Nouvelle Bretagne. Une bonne cinquantaine de danseurs, porteurs d'immenses masques, a officié

durant plus d'une heure autour d'un grand feu, alimenté en permanence en bois frais. Régulièrement, chacun balançait de grands coups de pieds dans le tas de bois, envoyant bien haut des escarbilles et des brandons incandescents... Parfois sur les spectateurs... De temps à autres, ils traversaient le feu en quelques bonds, certains s'attardant un instant au sein de la fournaise, pieds nus évidemment...

Ce rituel spectaculaire est lié à la cosmologie traditionnelle.

Que représentent ces spectacles?

Laissons parler Mr Leroi-Gourhan: "l'art sert notamment à représenter les mythes, à se remémorer et à représenter les récits mythologiques et mythiques constitutifs de l'identité d'un groupe..."

La plupart des spectateurs sont venus en voisins, beaucoup sont venus de la grande île pour l'occasion, d'autres accompagnent les groupes d'autres îles. Tous sont manifestement captivés par ces spectacles cérémoniels et fiers de leur culture.

Un jeune étudiant nous a longuement expliqué en anglais que les gens d'ici étaient très attachés à leurs traditions, même si ces dernières s'étaient un peu modifiées au contact du modernisme occidental. "Vous ne pouvez pas espérer nous voir tous les jours vêtus à la mode traditionnelle, après nous avoir tellement incités à porter des T-shirts..."

On croirait entendre un breton le jour du festival inter celtique de Lorient... Les spectateurs blancs étaient rares ici et ce furent des journées très riches en émotions et en contacts avec les gens, malgré le satané volcan toujours en éruption.



Après le spectacle, c'est encore l'aventure ...

Nous comptons bien reprendre l'avion de Port Moresby le dimanche après midi aussitôt après la fin du festival, pour échapper ainsi au plus tôt, à

l'emprise poussiéreuse du volcan. Las, dès le Samedi, nous étions prévenus que l'avion serait retardé au lundi matin et que nous devions passer une nuit supplémentaire à l'hôtel. (Aux frais d'Air Niugini tout de même...)

Le dimanche soir, le chauffeur de l'hôtel nous prépare au départ:

- Vous devriez vous présenter à l'aéroport une bonne heure et demie avant le décollage. Il arrive que dans de telles situations il y ait du surbooking et que ce soit un peu la pagaille au départ...

Comme l'avion est prévu à 7 heures, il faudrait arriver à l'aéroport avant 5 heures 30... Et donc partir d'ici vers 4 heures 30...

Après un petit dej' à 4 heures...
- Ouaaaouuuuu!!!

Ainsi fut fait...

Pourtant, même en arrivant à cette heure "matinale", nous trouvons l'aéroport en grande effervescence et prenons place au bout d'une très lon-

gue queue, où se mêlent familles et monceaux de paquets, devant les guichets d'enregistrement...

Mauvais ça... L'avion n'est pas si grand...

A mesure que le temps passe nous progressons bien un peu mais arrive un moment où il devient clair que ça ne sera manifestement pas suffisant pour faire partie des partants.

Les passagers ayant obtenu une carte d'embarquement sont d'ailleurs dès à présent installés dans l'avion et nous ne sommes pas les seuls à nous voir laissés pour compte... Ça commence à chauffer devant les guichets...

Notre chauffeur qui ne nous a pas abandonnés et qui n'a pas les deux pieds dans le même sabot vient récupérer nos billets et se précipite dans la cohue qui se forme maintenant devant les préposés à l'embarquement. Ça discute sec et fort.

Inquiets, nous observons de loin notre champion combattre pour nous... Il n'est pas le seul à lutter là bas devant...



Enfin le miracle s'accomplit, la justice éclaire à nouveau le vaste monde et nos billets furent échangés contre des cartes d'embarquement.

Après des adieux émus à notre protecteur, nous pourrions nous aussi monter dans l'avion pour rejoindre Gateway et faire ainsi les premiers pas vers de nouvelles aventures indonésiennes que nous vous raconterons la prochaine fois...

Bibliographie conseillée:

- **Arts Premiers.** Berenice Geoffroy-Schneider - Éditions Assouline.
- **Art Papou.** Livre de l'exposition d'Avril Aout 2000 au musée de Marseille - Réunion des musées nationaux.



LA CAMBUSE



Légumes au Wok

Voilà une recette simple pour faire une cuisine rapide avec les légumes du marché. Nous aimons particulièrement le croquant des légumes ainsi préparés. En fait, les chinois ajoutent des nouilles à cette préparation et ça devient le Chop Suey.

Pour mémoire, le wok est une sorte de sauteuse chinoise en forme de calotte sphérique. On en trouve des modèles occidentalisés, sous forme de poêles profondes aux bords arrondis.

Ingrédients (pour 2 personnes)

1 carotte
3 feuilles de chou hachées
1 poignée de haricots verts
2 tomates
2 oignons
Un peu de chou fleur
1 courgette
Persil, sel, poivre

Réalisation

- Couper les légumes en petits morceaux.
- Faire chauffer le wok avec un peu d'huile, à feu vif.
- Faire blondir les oignons.
- Ajouter de la viande émincée, si vous voulez en mettre.
- Ajouter les légumes les plus longs à cuire (carottes, haricots verts, chou fleur...), les faire sauter.
- Laisser cuire 5 min. à découvert.
- Ajouter les autres légumes et les faire sauter.
- Saler, poivrer, (Si vous aimez le goût asiatique, ajoutez un peu de sauce soja).
- Laisser encore cuire 5 min à découvert. (Si vous préférez plus cuit, vous pouvez couvrir.)
- Si besoin, ajouter les nouilles chinoises déjà cuites.

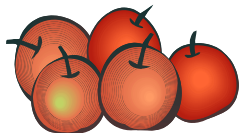
Le Klong de quart

Le nom composé de cette pâte de fruit nous vient d'Europe centrale via "Le Père Noël est une ordure" et des heures de quart de nuit pendant lesquelles elle est le plus appréciée sur Getaway.. Et peut être aussi du bruit qu'elle fait quand elle tombe dans l'estomac...

L'invention de la recette doit beaucoup à un fruit, immangeable cru, que nous avons trouvé sur un marché indonésien et dont nous ne connaissons pas le nom...

Ingrédients.

Un Kg de fruits pulpeux et astringents.
(genre coing)
Des fruits secs pilés (amandes, noix, graines de tournesol, etc...
Noix de coco râpée
Sucre en poudre



Réalisation

- Laver et bien essuyer les fruits, les couper en quatre et enlever les pépins.
- Dans une casserole, recouvrir les morceaux de fruits d'eau froide.
- Faire cuire jusqu'à ce que les fruits soient « tendres ».
- Égoutter et écraser ou passer au presse purée.
- Peser et ajouter la quantité de sucre désirée. (même poids: très sucré; deux tiers: moyennement sucré).
- Remettre à cuire pendant une heure à feu doux. (attention, ça gicle...)
- Laisser tiédir.
- Incorporer à la fourchette les fruits secs pilés et la noix de coco. Bien mélanger.
- Mettre à refroidir dans un moule en une couche d'environ un centimètre d'épaisseur. (au frigo, la pâte deviendra plus dure)

A grignoter en petits carrés... C'est très énergétique...

Dernière nouvelles au moment de la mise sous presse

Getaway est arrivé à Bali, où son équipage a pu faire du tourisme, se vautrer quelques jours dans les hôtels de luxe, faire le plein de batik, se gaver de temples et de rizières...

Life is good sometimes!!!

Mais comme des meilleures choses, il ne faut point abuser, nous n'abuserons donc pas... On va remettre en route incessamment et quand vous lirez ces lignes, nous serons probablement arrivés à Singapour ou même en Malaisie.

Encore un autre chouette numéro de la gazette en perspective...